De la transmission à la sympathie : Plotin et la désaffection du milieu perceptif (*Enn.* IV, 5 [29])

Valérie Cordonier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/2562>

DOI : 10.4000/philosant.2562

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 13 novembre 2009

Pagination : 35-69

ISBN : 978-2-7574-0124-8

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Valérie Cordonier, « De la transmission à la sympathie :

Plotin et la désaffection du milieu perceptif

(*Enn.* IV, 5 [29]) », *Philosophie antique* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 25 juillet 2019, consulté le 03 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/2562> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.2562>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

**DE LA TRANSMISSION À LA SYMPATHIE :
PLOTIN ET LA DÉSAFFECTION DU MILIEU PERCEPTIF
(ENN. IV, 5 [29])***

Valérie CORDONIER
Katholieke Universiteit Leuven

RÉSUMÉ. Dans son *Traité 29*, « Sur la vision », Plotin aborde à ce propos une difficulté consistant à savoir quelle part y joue le « milieu » séparant l'objet senti de l'organe. Cette question occupe les quatre premiers chapitres du traité : afin d'y préciser le rôle du milieu dans la perception visuelle, Plotin en admet provisoirement la nécessité, dressant au premier chapitre la liste des possibilités théoriques envisageables à partir de cette hypothèse de travail. Afin de mieux voir les étapes et les enjeux de cette argumentation dense, elliptique et à peine effleurée par les études sur la question, je l'analyse ici à la lumière de textes antérieurs portant sur les modalités de la sensation comme telle et sur le problème, plus général, de la transmission d'une affection à travers un milieu donné. Ces questions, abordées avant Plotin dans des cadres divers et à partir de problématiques variant d'un auteur à l'autre (Platon, Aristote et ses successeurs dans le Lycée, Chrysippe de Soles, Plutarque de Chéronée, Pline l'Ancien, Galien de Pergame), ont été retravaillées par Alexandre d'Aphrodise à propos d'un thème précis, pour donner lieu à un modèle original de transmission dont j'aimerais montrer qu'il est d'un apport décisif dans le *Traité 29*, puisqu'il donne à Plotin l'instrument indispensable pour, en l'approfondissant afin de mieux le dépasser, élaborer par là sa propre théorie de la vision, solidaire d'un processus de désaffection du milieu perceptif amorcé avant lui.

SUMMARY. In his *Treatise 29*, On Vision, Plotinus addresses the difficulty of knowing the actual function of the medium separating the sensible object from the eye. The first four

* Cet article a été écrit en marge d'un projet subventionné par le Fonds National Suisse pour la recherche (FNS, réf. PBSK1-111766/1) consacré durant un an et principalement aux théories du corps et du mélange dans l'antiquité tardive et chez Plotin : je remercie les promoteurs de cette institution pour ce soutien ponctuel mais généreux. Merci surtout aux collègues et amis qui m'ont fait le plaisir de lire ou/et de discuter ce texte : Riccardo Chiaradonna, Eyjólfur K. Emilsson, Philippe Geinoz, Jean-Baptiste Gourinat, Jocelyn Groisard, Dominic O'Meara, Marwan Rashed et Stéphane Toulouse, à qui ce texte est dédié.

chapters of the treatise are dedicated to this question: in order to specify the role of the medium in visual perception, Plotinus provisionally admits its necessity and, in the first chapter, draws up a list of the various theoretical models conceivable on the basis of this working hypothesis. In order to get a better view of the stages and issues of this dense and elliptical argument, barely touched upon in studies of this issue, I analyze it in light of some earlier texts about the modalities of sensation as such and the problem, more generally, of transmitting an affection through a medium. These questions were addressed before Plotinus within various conceptual frameworks and according to the views of various authors (Plato, Aristotle and his Peripatetic followers, Chrysippus, Plutarch of Chaeronea, the Elder Pliny and Galen), and they were re-worked by Alexander of Aphrodisias on a specific theme related to cosmology. I hope to show that the new model of transmission that he proposed allowed Plotinus to elaborate his own theory of vision, on the basis of a process of disaffection of the perceptive medium that was already initiated before him.

Au cours de la quatrième *Ennéade* sur les *Difficultés relatives à l'âme*¹, Plotin aborde à propos de la perception sensible une difficulté, consistant à savoir quelle y est la part du « milieu » qui sépare l'objet senti de l'organe percevant. Cette question, posée en régime aristotélécien à propos des sens opérant à distance comme l'odorat, l'ouïe ou la vue, est examinée par Plotin à partir de ce dernier sens, étudié dans les quatre premiers chapitres du *Traité 29* : afin d'y préciser le rôle du milieu dans la perception visuelle, il en admet d'abord hypothétiquement la nécessité, dressant alors un inventaire des possibilités théoriques envisageables à partir de cette hypothèse de travail. S'il est traditionnel de voir dans cet éventail de solutions rejetées une à une par Plotin la trace d'une source doxographique ainsi placée à la base de son propre traitement de la perception visuelle, je vais plutôt montrer dans celui-ci la prégnance d'un débat qui, plus implicite, éclaire pourtant bien mieux la structure argumentative de cette enquête en même temps que la genèse et la portée de la solution plotinienne expliquant la vision par une pure sympathie².

1. Plotin, *Enn.* IV, 3-5 = traités 27-29 dans l'ordre chronologique. Une traduction commentée de ces textes est attendue, en préparation par S. Toulouse pour la collection « Les Écrits de Plotin » (Paris, Éditions du Cerf).

2. Le *Traité 29* est rarement étudié ou ne l'est que très ponctuellement et, lorsqu'il l'est, le premier chapitre est pratiquement passé sous silence (Blumenthal 1971 ; Emilsson 1988, p. 37-44 ; Gurtler 1988, p. 116-118 ; Benz 1990, p. 199-203 ; Pigler 2005 ; Zamora 2000, p. 375-377). Même la question des « cibles » visées aux chapitres 2-4 n'est pas réglée. Dans le sillage d'Henry et Schwyzer qui renvoient aux arguments anti-stoïciens d'Alexandre (*Mantissa*), il est tentant d'invoquer le stoïcisme comme cible de Plotin (Graeser 1972, p. 46-47 ; Armstrong 1984, p. 283), mais plusieurs traits de la critique plotinienne ne cadrent pas vraiment avec les témoignages stoïciens tandis que, d'autre part, l'hypothèse d'une critique d'Alexandre par Plotin paraît compromise par certains détails de sa théorie de la vision dans le *De anima* (Emilsson 1988, p. 37-41). Je montrerai ici (i) qu'Alexandre est, dans le *Traité 29*, bien autre chose qu'un adversaire de Plotin, et (ii) que cela éclaire la position du stoïcisme dans le traité.

1. Le problème du médium perceptif et l'objet du traité

La question abordée par Plotin au début du *Traité 29* est celle qu'il avait formulée incidemment au cours du précédent, aussitôt abandonnée et remise à plus tard : elle consiste à savoir s'il est possible de concevoir une sensation qui, sans qu'il y ait affection du milieu³, s'opère par la seule présence de l'organe à l'objet⁴. Évidemment, la discussion ne porte pas sur l'existence même du milieu⁵ – comment nier la réalité d'un tel corps, occupant l'intervalle spatial entre l'objet et le sens de la vue ? – mais sur sa prétendue nécessité pour que s'opère la sensation, et plus précisément sur le rôle que joue, dans la vision, l'affection (παθήσις) censée altérer ce corps intermédiaire⁶. En demandant s'il est, théoriquement, « possible de voir en l'absence de tout milieu » (l. 1-2), Plotin propose une expérience de pensée visant à clarifier la nature du rapport causal entre objet perçu et sujet, en précisant le mode sur lequel l'affection se communique de l'un à l'autre. Une fois reconnu que la sensation s'opère toujours par l'intermédiaire de notre corps et des organes (l. 3-4 ; l. 10-11) et donc par un

3. La notion de μεταξύ remonte à Aristote, *De anima*, 419a20, 421b9, 423a1-b26, 424b29, 434b28, 435b16, 440a18, 447a9. Alexandre, *In De sensu*, 6, 168, 16-22, en fait un usage élargi, qu'il resterait à étudier dans le détail.

4. Cette question est posée par Plotin, *Enn.* IV, 4 [28], 23, 43-49. Le texte que je retiens pour ce passage est celui de H.-S.¹ et H.-S.², adopté par Armstrong 1984. Les deux interventions de Kleist reprises par Bréhier 1927 brouillent plutôt un texte qui, selon moi, pose simplement deux hypothèses exclusives l'une de l'autre : soit il faut (δεῖ, l. 43) que l'objet senti touche (συνάπτειν) l'organe, soit (ἢ, *ibid.*) il est possible de sentir par la seule présence « en puissance » de l'organe (l. 46-47) et cela, même lorsque l'objet est – comme pour la vue – placé à distance. À mon sens, le verbe συνάπτειν désigne le seul contact immédiat, et d'autre part la tournure διὰ τινός μεταξύ (l. 43-44) doit être soigneusement distinguée de la construction διὰ + accusatif (« grâce à »). Contrairement aux traducteurs français (Bréhier 1927 : « grâce au milieu interposé » ; Brisson 2005 : « grâce à un intermédiaire »), il vaut donc mieux traduire, avec Armstrong 1984, p. 201, « *through a space between* », cette distinction sémantique étant expressément thématisée par Plotin, *Enn.* IV, 5 [29], 4, 27-28 : « Nous sommes donc réchauffés à travers l'air mais non pas grâce à lui » (voir ci-dessous note 55). Sauf autre mention, le texte plotinien sera cité dans ma traduction et sur la base de H.-S.² (*editio minor*).

5. Si Bréhier 1927, p. 57, soutient le contraire, c'est faute de repérer dans ce premier chapitre une alternative importante à l'argumentation, adoptée et approfondie par Plotin : l'éventualité où, le milieu collaborant à la vision, il n'est pourtant pas affecté sur le même mode que l'œil. Contrairement donc à ce que dit Bréhier, Plotin ne met pas en question l'existence du milieu et n'établit pas de lien nécessaire entre l'idée d'une contribution du milieu et la nécessité que celui-ci subisse l'affection : le pivot de sa démonstration est précisément l'hypothèse d'un milieu transmettant une affection sans la subir.

6. C'est ainsi que Plotin formule rétrospectivement l'objet de la discussion au ch. 3, l. 26-27 ; ch. 4, l. 5-6 ; ch. 5, l. 1-2.

« contact » de l'âme avec les réalités sensibles (l. 3-17)⁷, il lui faut préciser à la fois la nature de ce contact et sa contribution effective à la sensation : s'agit-il d'une continuité physique, due à un corps contigu à l'organe et à l'objet ? Ce corps contigu est-il forcément affecté de la même façon que l'organe ? La vision peut-elle avoir lieu indépendamment d'une affection du milieu, ou s'agit-il au contraire d'une condition essentielle à la vision, qui serait absolument nécessaire à la transmission fidèle de l'espèce visuelle d'un terme à l'autre du processus ? Et dans l'affirmative, ce transfert de la qualité sensible s'opère-t-il par une translation de proche en proche *via* le milieu conducteur, ou bien sur un autre mode, peut-être moins matériel ? Bref,

doit-il nécessairement y avoir un certain corps intermédiaire entre l'œil et la couleur, ou le corps intermédiaire peut-il par accident frapper [l'œil], sans contribuer en rien à la vision chez ceux qui voient ? (l. 16-19⁸.)

La préférence de Plotin pour la seconde hypothèse se laisse d'emblée percevoir, mais son refus d'accorder au médium un rôle essentiel dans la vision ne s'affirmera qu'au terme d'un débat très dense, progressant jusqu'à la fin du chapitre sur le mode d'un dialogue fictif où s'entrelacent questions, réponses, nouvelles objections et contre-objections (l. 17-40)⁹. La particularité de ce développement tient d'abord à la stratégie qui l'oriente : pour établir la possibilité d'une transmission indépendante d'un rôle vecteur exercé par le milieu, Plotin explore d'abord l'idée opposée,

7. Noter la profusion de marques linguistiques suggérant une indétermination quant à la nature de ce contact entre l'âme et les choses : *δεῖ πως τήν συναφή γενομένην* (l. 7-8) ; *εἰς ἓν πως πρὸς αὐτὰ τὰ αἰσθητὰ ἵεναι, ὁμοπαθείας τινὸς... γινομένης* (l. 11-13) ; *δεῖ συναφήν τινά... ἀφ᾽ ἧς τινι* (l. 13-15) ; *εἰ δὲ τι μεταξὺ εἶναι σῶμα* (l. 17). L'objectif des quatre premiers chapitres consiste justement à préciser les modalités de ce contact de l'âme avec les sensibles.

8. Tandis que Armstrong 1984, Bréhier 1927, Brisson 2005 et Harder, Beutler & Theiler 1962 structurent la phrase comme si le *ἥ* de la ligne 17 (traduit ici par « ou ») introduisait une nouvelle assertion, il me semble plus exact de rattacher celle-ci à l'éventualité invoquée juste avant (« Doit-il nécessairement y avoir... »), de façon à induire une alternative plus articulée : soit l'intermédiaire est nécessaire à la vision, soit il ne lui apporte rien – même s'il lui arrive de frapper l'organe par accident (c.-à-d. sans rien apporter d'essentiel à la vue elle-même). *Νύττοι... ἔν* (l. 18) a valeur de potentiel : il se peut que le milieu intermédiaire frappe l'œil, mais c'est par accident, au sens où cette affection n'est pas la cause de la vision. Pour le même usage de l'expression « par accident », voir encore ci-dessous, note 68.

9. Ce mode d'investigation, courant dans les écoles de l'époque (voir Sharples 1992, p. 2-5) caractérise chez Plotin le style de nombreuses pages consacrées, surtout dans la deuxième *Ennéade*, à des questions touchant au monde sensible (*cf.* II, 2 [14], 1-2 ; II, 4 [12], 9-11 ; II, 5 [25], 2-3 ; et surtout les très brefs II, 6 [17] « Sur la qualité et la forme » et II, 7 [37] « Sur le mélange total »).

reconnaissant à l'intermédiaire une part déterminante dans la sensation. C'est en explorant les conséquences de cette hypothèse qu'il pourra démontrer, ensuite, non pas l'absurdité des théories de son temps – il ne s'agit pas d'une démonstration *per absurdum* –, mais l'inanité effective du rôle qu'elles prétendent accorder au milieu : les vingt dernières lignes du premier chapitre procéderont, pas à pas, à une *évacuation* définitive du médium. Plutôt, donc, que de refuser l'idée d'une perception par transmission, Plotin commence par reconnaître le rôle du milieu, qu'il faudra préciser à partir des cas de figure possibles qui se présentent dans cette hypothèse.

Le débat s'ouvre par une estimation des propriétés structurelles du milieu et de leurs incidences possibles sur la vision : si les milieux terreux, qui lui font obstacle, semblent suggérer que l'intermédiaire est inutile (l. 19-20), les milieux translucides au contraire, faits d'eau et d'air, semblent plutôt collaborer à la vision, à moins qu'on ne les tienne pour simplement « non empêchants » (ὁὐ κωλυτικά, 20-22)¹⁰. Mais ce dernier caractère suffit-il à faire du milieu un adjuvant essentiel et nécessaire de la vision ? Bien sûr que non, sauf à admettre que l'affection se transmette par lui sur un mode séquentiel, comme semble l'attester le fait qu'une personne placée juste entre mon œil et l'objet m'empêche de le voir : cette expérience ne force-t-elle pas à admettre que l'air interposé entre l'œil et l'objet contient en chacun de ses segments une affection visuelle qui serait ainsi transmise de proche en proche ? Et dès lors, ce milieu intermédiaire n'est-il pas une condition essentielle de la perception (l. 23-27) ? À cette concession provisoire mais sérieuse faite à l'indispensabilité du milieu pour la perception, Plotin oppose une distinction ultérieure :

Il n'est peut-être pas nécessaire que l'intermédiaire pâtisse (πάσχειν), du moment que ce qui est disposé à pâtir – l'œil – pâtit (εἰ τὸ πεφυκὸς πάσχειν... πάσχει). Ou bien, à supposer qu'il [scil. l'intermédiaire] pâtisse, peut-être le fait-il autrement (ἄλλο πάσχει) ? En effet, le roseau placé comme intermédiaire entre la torpille et la main ne pâtit pas de la même affection que la main (οὐδ'... ὁ πάσχει ἢ χεῖρ) : or dans ce cas-là

10. Je conserve, avec H.-S.¹ et H.-S.², le premier οὐ de la ligne 22 supprimé par W. Theiler comme une dittographie (Harder, Beutler & Theiler 1962, p. 361 et 547), correction superflue dès qu'on voit la nuance concessive de l'expression οὐ κωλυτικά l. 22 (cf. p. ex. Brisson 2005, p. 194 : « Si ce ne sont pas des auxiliaires, du moins ne sont-ce pas des obstacles. ») Sans corriger non plus le texte, Armstrong 1984, p. 283, traduit : « Otherwise, if they cannot be a help, they cannot be a hindrance. » Le sens du grec n'est, malgré tout, pas extrêmement limpide.

il est clair que, si le roseau et le fil n'étaient pas là comme intermédiaires, la main ne pâtrait pas (οὐκ ἂν πᾶσχοι ἡ χεῖρ). (27-32¹¹.)

Le défenseur de cette alternative, élaboration raffinée de l'hypothèse précédente, accorde bien au milieu intermédiaire entre agent et patient le rôle de condition *sine qua non* de la perception : sans milieu intermédiaire, les couleurs ne parviendraient pas jusqu'à l'œil. Mais contrairement au protagoniste antérieur, celui-ci refuse d'associer forcément un tel rôle à une « affection » du milieu. Que ce dernier soit nécessaire à la perception – principe rappelé à la fin de l'extrait – n'implique pas, en effet, qu'il subisse nécessairement la même affection que celle qui est reçue par l'œil : l'intermédiaire entre ce dernier et l'objet peut fonctionner comme le simple transmetteur d'un stimulus sensoriel qu'il ne subit pas mais qu'il communique à un « patient » apte à le subir. Quant à l'éventualité, rappelée incidemment, que ce milieu soit affecté d'une autre façon ou par autre chose (ἄλλο πᾶσχει, l. 29), elle nuance cette thèse sans en modifier le résultat, l'essentiel étant ici que le vecteur de la transmission ne subisse pas l'affection *sur le même mode* que son destinataire¹². Cette hypothèse d'un milieu nécessaire à la perception mais indifférent à son contenu même se trouve illustrée par le poisson torpille, un animal de la famille des raies connu déjà par les anciens pour engourdir la main des pêcheurs remontant les filets. Indispensable à l'argumentation de Plotin, cette torpille électrisante lui servira, de fait, à désamorcer l'intermédiaire, pour dégager la sensation des conditions matérielles l'accompagnant habituellement et introduire sa propre idée d'une perception par sympathie. Aussi la trajectoire de ce singulier animal chez les devanciers de Plotin pourra-t-elle éclairer non seulement les sources convoquées dans le *Traité* 29, mais aussi la portée et les enjeux de cette argumentation.

2. La torpille et le problème de la transmission : de Platon aux stoïciens

La puissance du poisson torpille invoqué au début du *Traité* 29 n'a pas été soupçonnée par les commentateurs de Plotin qui, jusque dans les

11. L'incise ὁ ὀφθαλμός (l. 28-29) a été supprimée par Bréhier 1927. Comme je ne vois aucune raison philologique ni doctrinale de supprimer ce terme (il arrive à Plotin d'être explicite !), je m'en tiens au texte de H.-S.¹ et H.-S.².

12. Je considère que la première conjonction ἢ (l. 27) introduit une nouvelle hypothèse qui occupe en tant que telle les lignes 27-32. Cette hypothèse d'une neutralité du médium se décline en deux variantes : soit (ἢ, l. 27) l'intermédiaire n'est pas du tout affecté, soit (ἢ, l. 29) il est peut-être affecté, mais sur un autre mode que le récepteur ultime de l'affection qu'il véhicule. Le ἢ de la ligne 32 introduit en revanche une hypothèse neuve, radicalement distincte de ces deux variantes.

travaux récents, rapportent unanimement cette « image » réputée difficile à un passage du *Ménon* où Platon l'utilise pour qualifier les effets de la maïeutique socratique¹³. Plotin connaît sans doute « son Platon » par cœur, mais on voit assez mal ce que vient faire ici une référence à la dialectique de Socrate. En réalité, ce poisson n'est pas rare dans les textes de l'antiquité traitant de perception ou abordant, plus généralement, le problème de la transmission d'une qualité dans un milieu donné. Il apparaît notamment chez Calcidius, dans la section du *Commentaire du Timée* consacrée aux théories stoïciennes de la vision :

Ils pensent en outre que l'esprit (*mens*) perçoit (*sentire*) comme s'il était frappé (*pepulerit*) d'un souffle transmettant à partir d'une synthèse des espèces visibles aux parties plus internes de l'esprit ce qu'il a lui-même subi [...]. Son affection (*passio*) est comparable à celle que subissent ceux qui sont engourdis au contact du poisson marin (*qui marini piscis contagione torpent*), le venin s'insinuant à travers le filet, la canne et les mains jusqu'à pénétrer le sens interne (*intimum sensum*)¹⁴.

Pour les stoïciens ici discutés, la vision se produit par la mise sous tension (*intentio*) d'un souffle formant une figure cônica dont la base épouserait la surface de l'objet et le sommet coïnciderait avec la pupille¹⁵. Moyennant une traduction complexe des « percussions » exercées par l'objet sur l'air ambiant en « informations » digestes pour l'esprit, ce souffle en tension est censé informer (*denuntiat*) le spectateur de la taille, de la couleur et de la forme des choses vues. Les traits communs que présente ce texte avec les témoignages de Diogène Laërce et d'Aëtius à propos de la théorie de la vision chez Chrysippe permettent de recon-

13. Platon, *Ménon*, 80a, c. Telle est la source postulée par Harder, Beutler & Theiler 1962, p. 548 ; Armstrong 1984, p. 283 ; Benz 1990, n. 2 p. 202 ; Brisson 2005, p. 275 n. 13 ; en citant toutefois, en plus, le *Commentaire du Timée* de Calcidius (cf. ci-dessous, note 14), L. Brisson est le seul auteur à mentionner une autre source que Platon.

14. Calcidius, *In Tim.* § 237 = Waszink & Klibansky 1962, p. 250 = *SVF* III, 863. Si j'avais initialement traduit *intimum sensum* par « centre de la perception », J.-B. Gourinat m'a éclairée sur ce détail de traduction où apparaît l'importance de ce sens interne stoïcien sans lequel la sensation ne peut avoir lieu : je le remercie d'avoir discuté avec moi quelques fragments stoïciens sur la vision.

15. Calcidius, *In Tim.* § 237 = Waszink & Klibansky 1962, p. 249. Voir Cherniss 1933, p. 154-161 ; Arnold 1911, p. 130-131 ; Sambursky 1959, p. 22-29 et Gourinat 1996, p. 43-48. Ce cône externe à l'œil étant le seul attesté par les fragments et témoignages sur les stoïciens, rien n'indique que ceux-ci aient appliqué dans leur théorie visuelle le modèle euclidien d'un double cône (où le cône interne explique la projection d'une seule image à partir d'une vision binoculaire).

naître celui-ci derrière la description, pourtant anonyme, de Calcidius¹⁶. Et le fait que ce dernier soit le seul à rapporter l'exemple du poisson torpille n'implique pas forcément l'inauthenticité du motif : il pourrait relever chez les stoïciens du même type d'image que la métaphore des « bâtons » par laquelle plusieurs fragments illustrent le mode sur lequel l'impression visuelle est transmise jusqu'à l'œil¹⁷. Ces bâtons remplissent dans la vision une fonction analogue à celle de la canne à pêche ou des filets dont parle Calcidius : dans les deux cas, il s'agit d'assurer par un contact physique la transmission de l'impact initial vers une faculté visuelle venant comme s'exorber pour tâter les formes de l'air mis sous tension, et capter ainsi une instance fidèle de l'impression visuelle. Ce modèle de vision sera, comme tel, en point de mire dans la suite du *Traité* 29 où Plotin reprend plusieurs arguments traditionnellement adressés à l'image stoïcienne des bâtons (cf. ch. 4, l. 39). Mais dans ce premier chapitre, le poisson électrique fait l'objet d'un traitement plus nuancé et complexe, Plotin ne s'opposant pas de front à ce modèle, mais plutôt se l'appropriant, pour l'analyser en détail et en tirer le meilleur parti.

C'est que, malgré sa probable accointance avec le stoïcisme, la torpille est, en comparaison des bâtons de Chrysippe, porteuse d'une charge bien différente, et elle met en jeu dans le *Traité* 29 plus qu'une cible stoïcienne. Si l'on compare en effet la façon dont Plotin et Calcidius présentent et traitent cet exemple, plusieurs différences importantes apparaissent, qui rendent peu probable l'hypothèse d'une cible stoïcienne. Tout d'abord, rien dans le texte plotinien n'évoque l'intervention d'un souffle, facteur pourtant essentiel dans l'explication stoïcienne de la vision. D'autre part, dans cette dernière perspective, le poisson de Calcidius vient affecter sa proie au moyen d'un venin ou d'une humeur (*virus*), et ces deux notions sont traitées comme des substances physiques capables de traverser (*pene-*

16. Diogène Laërce, VII, 157-158 (*SVF* II, 867, 872) et Aëtius, *Plac.* IV, 15, 3 (*SVF* II, 866) font également référence à un *pneuma* qui serait « frappé » ; quant au terme *intentio* de Calcidius – qu'on lit aussi dans le témoignage d'Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, V, 16, 2 (*SVF* II, 871) –, il rend vraisemblablement une forme du verbe *ἐντείνεσθαι* qu'on lit chez les deux auteurs. Pour les divergences qu'on peut trouver dans les témoignages sur la théorie stoïcienne de la vision, voir Hahm 1978, p. 65-69 et 85-88, qui considère, pour sa part, que Chrysippe n'est pas visé par Calcidius.

17. C'est le cas chez Diogène Laërce, VII, 157, qui parle de cannes d'aveugle, et chez Épictète, *Manuel*, II, 23, 3. Le même modèle est critiqué par Galien, *De placitis Hippoc. et Plat.* VII, 5 [41] (p. 460, 27-33 De Lacy) sous une forme anonyme, avant d'être prêté aux stoïciens, *ibid.* VII, 7 [20] (p. 474, 8-13 De Lacy) ; voir les notes de De Lacy 1978-1984, p. 679, ainsi que Siegel 1970, p. 39 *sq.* Le motif des bâtons se retrouve chez Alexandre, *Mantissa*, 131, 24 ; 133, 32 ; 130, 17 (= *SVF* II, 867). L'ensemble de ce dossier mériterait vraiment une étude approfondie ; en l'attendant, voir la mise au point ancienne mais remarquable de Cherniss 1933 (qui analyse dans le détail, et contre la lecture « panposidonienne » de Reinhardt 1926, les textes du *De placitis* sur la vision).

trare) l'ensemble des corps intermédiaires – filet de pêche ou harpon – pour aller contaminer la main du pêcheur, par un contact ininterrompu sans lequel aucune affection ne semble être possible sous le Portique ; or le *Traité 29* ne parle pas d'une humeur venimeuse, le poisson opérant ici par d'autres voies que par cette pénétration admise par les stoïciens. Enfin, Plotin précise surtout que le roseau ne pâtit nullement, malgré l'affection qu'il véhicule : si cette idée d'une neutralité du médium n'est peut-être pas incompatible avec le modèle stoïcien de la vision, il reste que les sources conservées à ce propos n'évoquent *jamais* cette question, l'essentiel étant pour les stoïciens d'établir une contiguïté entre l'objet et l'organe afin d'assurer le transfert d'une propriété pénétrant de fait chaque partie du corps intermédiaire¹⁸.

Le poisson du *Traité 29* n'est donc pas – ou du moins pas seulement – celui du Portique, puisqu'il incarne un type de transmission se passant de souffle, et qu'à son propos Plotin explicite davantage que les stoïciens la *réaction* de l'intermédiaire à l'affection véhiculée : en venant appuyer l'hypothèse d'un milieu soit absolument impassible, soit indifférent au moins à l'affection transmise vers la main, le filet des pêcheurs illustre le cas d'un intermédiaire neutre, suggérant que le processus en jeu est autre chose qu'un transport. Certes, les stoïciens semblent avoir été les premiers à utiliser la torpille pour traiter de la vision et, d'autre part, leur théorie de la sensation est sans doute la cible de plusieurs arguments développés ultérieurement dans le *Traité 29*¹⁹. Mais, dans le premier chapitre, la théorie stoïcienne de la vision n'est encore qu'*indirectement* touchée. L'hypothèse d'un médium neutre envisagée par Plotin par le biais de la torpille est une version plus élaborée de la théorie du milieu perceptif, qu'on est dès lors tenté de rechercher dans une tradition aristotélicienne où se trouve le véritable milieu naturel du poisson électrique puisqu'Aristote est le premier à en avoir parlé. Mais ses textes et ceux de

18. Pour les stoïciens, il est envisageable qu'une humeur traverse un trident, tout comme le feu peut traverser le fer ou l'eau pénétrer une éponge. Dans leur physique où l'activité corporelle est tributaire d'un contact direct entre agent et patient, le mélange est la condition fondamentale de toute causalité corporelle.

19. Au cours du chapitre 4 en effet, le modèle stoïcien de la vision sera critiqué (l. 38-46) après celui de Galien, *De placitis* (l. 10-38). Si la thèse de Reinhardt 1926, p. 188-192, qui fait de Posidonius la cible de Plotin dans ce chapitre, n'est plus admissible en tant que telle, celle d'une visée anti-stoïcienne est toujours défendue et peut-être défendable : voir Harder 1962, p. 550-551 ; Igal 1985, p. 461 n. 23 ; Gurtler 1988, p. 125-126. Je suis bien d'accord avec J.-B. Gourinat pour penser qu'« on ne peut pas imaginer un seul instant que Plotin reprenne cette même comparaison [*i. e.* la torpille] sans avoir son Chrysippe en tête » (courriel du 06.01.2007), mais j'aimerais montrer que la critique du stoïcisme n'est ici qu'un aspect de l'argumentation de Plotin, une cible envisagée par le biais d'autres intermédiaires, plus importants pour sa propre élaboration.

ses héritiers directs – eux aussi sans doute visés par Plotin dans la suite du traité²⁰ – s'avèrent décevants de ce point de vue. Si l'on doit en effet au fondateur de la biologie à la fois l'invention du milieu perceptif dans le *De anima* et les premières descriptions raisonnées du poisson électrique, ces deux innovations relèvent d'enquêtes l'une à l'autre imperméables : tandis que les réflexions du *De anima* et du *De sensu* sur le médium prennent la forme de balbutiements épars, le singulier poisson étudié dans l'*Histoire des animaux*²¹ n'a encore aucune idée de l'éclairage qu'il pourrait apporter à la théorie de la perception. Et s'il fascine encore, et toujours plus, les successeurs d'Aristote comme Théophraste ou Straton, c'est toujours dans le cadre d'analyses où la paralysie qu'il cause est censée se transmettre par le biais d'intermédiaires affectés, le filet du pêcheur exactement au même degré que ses mains²². Ce dernier trait, ainsi rattaché à la description biologique de l'animal dès les débuts du Lycée, est encore un *topos* aux premiers siècles de notre ère, puisqu'à chaque apparition du poisson dans les textes d'alors, son action est décrite comme la transmission d'une puissance engourdissante véhiculée séquentiellement par l'indispensable entremise d'un élément vecteur subissant lui aussi l'affection. Telle est l'interprétation de Pline dans son *Histoire naturelle*²³, et c'est aussi, à la même époque, celle de Plutarque au chapitre 27 du traité sur l'*Intelligence des animaux* :

20. Le terme de *diaphane* utilisé au début du traité (ch. 1, l. 3) signale bien un contexte imprégné par l'analyse aristotélicienne de la sensation, mais les positions discutées dans le traité représentent une élaboration particulière de présupposés aristotéliciens. Benz 1990, p. 200, reprend pourtant sans précision l'hypothèse traditionnelle voulant que Plotin critique ici Aristote.

21. Les mœurs de cet animal sont décrites par Aristote, *Hist. Anim.* IX, 37, 620b19-28 ; l'espèce n'est pas en voie de disparition : un spécimen a été retrouvé (565b25) avec dix-huit embryons dans son ventre !

22. Lorsqu'il analyse l'action de la torpille, Théophraste se concentre sur la structure physique du corps conducteur (voir Athénée, VII = fr. 178 Wimmer ; Halleux 1974, p. 126-127). Quant à Straton, il peut être visé par certains arguments des chapitres 2-4 (cf. ci-dessous, note 69), mais il ne saurait être une cible du premier chapitre car, au vu de la citation transmise dans le premier livre des *Pneumatiques* d'Héron d'Alexandrie (Argoud & Guillaumin 1997, p. 38), Straton analyse l'action du poisson en termes de translation de particules dans le vide, et donc aussi comme un cas de transport local. Je n'entre pas ici dans les débats divisant les commentateurs quant à la délimitation exacte du fragment de Straton dans le prologue de Héron (voir Diels 1893, Wehrli 1950, Gottschalk 1965, Flashar 1967, Gatzemeier 1970) : j'en touche un mot en Cordonier (à paraître).

23. Achevée vers 77 (cf. ci-dessous note 26), l'œuvre mentionne plusieurs fois le poisson, notamment en *Hist. Nat.* XXXII, 2 [7] (König, Hopp & Glöckner 1995, p. 18) : *Quid ? Non et sine hoc exemplo per se satis esset ex eodem mari torpedo ? Etiam procul et e longinquo, vel si hasta virgave attingatur, quamvis prae validos lacertos torpescere, quamlibet ad cursum veloces alligari pedes ? Quod si necesse habemus fateri hoc exemplo esse vim aliquam, quae odore tantum et quadam aura corporis sui adficiat membra, quid non de remedium omnium momentis sperandum est ?*

Tu connais sans doute la puissance du poisson torpille, qui fige non seulement ceux qui le touchent, mais qui, même à travers le filet, communique aux mains de ceux qui le remontent un engourdissement profond. Certains qui en ont eu souvent l'expérience, rapportent que s'il s'échoue encore vivant et qu'on lui verse de l'eau depuis le haut, on ressent l'affection qui remonte jusqu'à la main (τοῦ πάθους ἀνατρέχοντος ἐπὶ τὴν χεῖρα) et qui émousse le sens du toucher, comme si cela se produisait par l'intermédiaire de l'eau qui se serait transformée et aurait subi préalablement cette affection²⁴.

Bien entendu, la façon dont Plutarque analyse la stratégie du poisson torpille est tout orientée par son projet de déceler chez les bêtes une forme d'intelligence²⁵ : son intérêt pour le milieu transmetteur de la décharge étant donc relatif, il n'a cure du sort des filets ou de la canne à pêche. Néanmoins, sa description de ce qui se produit lorsqu'on verse de l'eau sur l'animal dit bien que le milieu est touché par l'affection, et que cela est nécessaire à la transmission de la vertu paralysante : la puissance (δύναμις) décrite par Plutarque est la même que celle invoquée par Pline (*vis*) pour expliquer l'action du poisson ; son apparente action à distance est analysable comme un *déplacement* de l'affection jusqu'à la main (τοῦ πάθους ἀνατρέχοντος) à travers un milieu aqueux modifié, parce que lui aussi affecté (τοῦ ὕδατος τρεπομένου καὶ προπεπονθότος). Ni la rapidité du processus, ni la modalisation dont Plutarque entoure l'interprétation du phénomène (ὥς ἔοικε) ne remettent en cause le caractère *local* de cette translation : à l'instar de Pline, des successeurs d'Aristote au Lycée et des stoïciens eux-mêmes²⁶, Plutarque comprend l'action du poisson comme un transfert local d'une puissance qui, permanente et identique tout au long du processus, se déplace du corps de l'animal jusqu'à la main du pêcheur en passant par un filet de pêche qu'elle affecte en le pénétrant tout comme elle le fait pour engourdir la main. Ainsi, le caractère matériel et localisé de cette transmission ne fait ici aucun doute et tranche encore beaucoup avec le traitement que Plotin réserve au poisson dans le *Traité 29*.

24. Plutarque, *De sollertia animalium*, 27, 978B-C (Cherniss & Helmbold 1957, p. 432).

25. Cf. Pline, *Hist. Nat.* IX, 42 [143] (König & Winkler 1979, p. 104) : *Quo magis miror quosdam existimasse aqualibus nullum inesse sensum. Novit torpedo vim suam ipsa non torpens, (...)*.

26. Cherniss 1957 situe la rédaction de ce traité vers 70, tandis que l'*Histoire naturelle* de Pline est réputée avoir été terminée en 77 (voir König & Winkler 1973, p. 331). Mais cette coïncidence de dates ne permet pas d'établir une influence dans un sens ou dans l'autre, d'autant moins que les analogies thématiques peuvent s'expliquer par l'impact d'une biologie aristotélécienne devenue topique.

3. Vers une neutralisation du médium : la physio-pathologie galénique

Si Pline et Plutarque ont emprunté la torpille à la zoologie propre à l'*Histoire des animaux* pour l'intégrer à de nouvelles réflexions, l'analyse qu'ils donnent de son pouvoir électrique se situe néanmoins dans le prolongement du modèle élaboré au Lycée par les successeurs d'Aristote. Leur conception séquentielle et locale de la paralysie transmise aux mains des pêcheurs ne sera mise en question qu'à l'occasion des analyses physio-pathologiques de Galien, qui fait subir au poisson torpille une étonnante mutation, propre à bouleverser son destin : de son statut de curiosité biologique montrant la possibilité d'une intelligence animale ou manifestant la force de la nature, le poisson est alors promu au rang d'un paradigme conceptuel puissant, par lequel le médecin illustrera un cas spécifique de changement, bien distinct du transport local. Le poisson torpille apparaît en effet, tout d'abord, dans une œuvre où Galien analyse les fonctions de la respiration (*De usu respirationis*)²⁷ et, entre autres, justifie contre d'autres médecins le rôle essentiel de l'air dans l'entretien de la vie :

Pourriez-vous m'expliquer, d'abord, la cause pour laquelle nous sommes engourdis en touchant l'animal marin appelé torpille ? Si vous êtes incapables de dire quoi que ce soit, peut-être nous permettrez-vous de dire au moins que la puissance engourdissante de l'animal est si forte à l'égard de ceux qui le touchent, qu'elle remonte (*ἀνατρέχειν*) même à travers le trident fixé en lui. Alors, admettez-vous donc qu'il existe certaines qualités ou puissances (*τινας ποιότητας καὶ δυνάμεις*), dont une telle peut entraîner le sommeil, une autre refroidir l'homme, une autre encore causer la putréfaction ou transmettre d'autres effets nocifs, tout en refusant par ailleurs qu'il y ait dans l'air un quelconque pouvoir de ce genre²⁸ ?

Si la description ici proposée a bien des traits communs avec l'analyse de Plutarque et de Pline, Galien innove en premier lieu par son insistance sur le rôle des qualités dans l'action du poisson : son modèle qualitatif du changement, issu tant des théories hippocratiques que d'une certaine théorie péripatéticienne de l'altération, induit chez lui une identification explicite du pouvoir paralysant avec sa *qualité*, facteur véritable et unique du changement en jeu ici. On sait d'ailleurs que Galien refuse de traiter les qualités comme des corps et, même s'il n'entre que rarement dans les

27. La rédaction du traité remonterait au premier séjour de Galien à Rome (162-166).

28. Galien, *De l'usage de la respiration*, 8 (Furley & Wilkie 1984, p. 115-116 ; Kühn, vol. IV, p. 497-498). Dans sa note 46, p. 255, D. Furley renvoie à la description de la torpille chez Pline, mais le texte de Plutarque analysé plus haut me paraît plus pertinent.

débats théoriques, il privilégie une acception « formelle » et immatérielle de la *poiotes*²⁹. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il ne précise pas ici quels effets subissent le trident ou l'eau versée sur le poisson. Car s'il est question, dans ce cas comme chez Plutarque, d'un transfert de l'affection (*ἀνατρέχειν*), le schème qualitatif à l'œuvre ici est apparemment venu supplanter l'idée d'une altération *progressive* de l'intermédiaire. Ainsi, la transmission supposée avoir lieu au contact du poisson est certes toujours tributaire d'un contact, mais elle n'est plus forcément synonyme d'une affection séquentielle du milieu conducteur. Ce détail pourrait être anodin, s'il ne se laissait constater aussi dans un autre texte de Galien. Il s'agit d'un traité tardif, *Sur la localisation des infirmités*³⁰, où la torpille est convoquée dans un contexte assez nouveau pour elle : celui de l'analyse de l'hystérie. Une fois décrits les terribles maux dont souffrent les pauvres femmes gênées par un sperme incapable de s'évacuer ou par des règles trop peu abondantes, le médecin envisage une objection qu'on pourrait faire à son explication : est-il bien raisonnable d'imputer des symptômes si violents à des causes aussi minimales que l'infime quantité d'humeur localisée dans une partie très restreinte du corps féminin³¹ ? Pour lever l'objection, il prend appui sur d'autres exemples bien connus d'effets manifestement disproportionnés par rapport à la cause qui les produit. C'est le cas dans la contamination entraînée par la morsure ou la piquûre d'insectes venimeux³², et aussi dans ce que fait le stupéfiant poisson :

29. Dans la physique de Galien, la conjonction des modèles hippocratique et aristotélicien donne lieu à une théorie nouvelle où la « forme » des corps – y compris celle des corps premiers que sont les éléments – est constituée par un tempérament de qualités intervenant dans une matière première conçue sur le mode classique – stoïco-platonicien – c'est-à-dire comme une pure potentialité, non qualifiée et dépourvue de toute forme. Voir Moraux 1981, p. 89-92 ; Tassinari 1997 ; Cordonier 2007, p. 81-88.

30. Pour les circonstances de la rédaction de ce traité, écrit par Galien probablement entre 177 et sa mort, voir Garcia Ballester & Andrés Aparicio 1997, Introducción, p. 69-74.

31. Galien, *De locis affectis*, VI, 5 (Kühn, vol. VIII, p. 421, 6-422, 12 ; trad. Daremberg 1994, p. 256 : « Ceux qui regardent comme invraisemblable, quand il survient dans tout le corps des symptômes considérables, d'en accuser une petite quantité d'humeur contenue dans une partie, me paraissent trop perdre de vue ce qu'on observe chaque jour. »).

32. Galien, *ibid.* : « Ainsi, à la suite d'une morsure de quelque araignée venimeuse, on voit tout le corps devenir malade bien qu'une petite quantité de venin ait pénétré par une très petite ouverture. L'effet produit par le scorpion est encore plus étonnant, car les symptômes les plus violents se déclarent sur-le-champ (*ἐπιφέρουσι σφοδρότατα*) ; cependant ce qu'il lance quand il pique est ou très peu de chose, ou même n'est rien du tout, l'aiguillon ne paraissant pas percé. Toutefois il est nécessaire de supposer que ce n'est pas pour avoir été piqué simplement comme par une aiguille que le corps semble aussitôt (*εὐθέως*) frappé par la grêle et qu'on tombe en lipothymie, mais il est plus

Quelques médecins pensent que le simple contact de certaines substances peut, par la seule puissance de leur qualité, altérer les corps touchés. Une telle nature se rencontre chez les torpilles de mer ; elles ont une si forte puissance que l'altération est transmise à la main du pêcheur à travers son trident, de sorte que cette main se trouve sur-le-champ engourdie. Ce sont là des preuves qui témoignent suffisamment qu'une petite quantité de substance peut produire de grandes altérations par le seul contact³³.

En contraste avec l'explication des morsures de scorpions, notons que Galien ne parle ici ni d'humeur, ni de souffle. On se demande alors si ces facteurs, invoqués juste avant pour expliquer les effets des venins, interviennent ou non dans la paralysie causée par la torpille : le poisson comme le poison doit-il sa vertu narcotique à l'intrusion du $\pi\nu\epsilon\upsilon\mu\alpha$ ou d'un venin ? Il me semble que non, car dans la suite du texte, le médecin invoque après le poisson la puissance de la pierre magnétique s'attachant plusieurs morceaux de fer successivement aimantés à son contact ; or ni là ni ailleurs, Galien ne fait jamais intervenir un souffle pour expliquer l'attraction du fer par l'aimant³⁴. Et ce rapprochement entre la torpille et l'aimant, bien loin d'anticiper les lois modernes de l'électrostatique³⁵, suggérerait au moins la complexité du statut reconnu par Galien au poisson électrique, et sa différence par rapport à la contamination provoquée par l'intrusion d'un venin dans le corps. La position même de cet animal dans le texte, entre les scorpions venimeux et les aimants, montre bien l'ambiguïté d'un modèle de changement situé quelque part à mi-chemin entre deux sortes d'altération, dont la première – la contamination par le venin – est clairement imputée à la pénétration d'un souffle dans le corps affecté (et donc tributaire, quant à son mode d'action, d'un transport de

raisonnable d'admettre que ces accidents sont causés par l'introduction d'un certain souffle ou d'une certaine humeur ténue. »

33. Galien, *ibid.* La torpille avait déjà fait une furtive apparition en *De locis affectis*, II, 2, p. 72, l. 17-19 Kühn. Quant à l'idée de rapprocher l'action du poisson de la vertu de certains médicaments, elle se lisait déjà chez Pline, *Hist. Nat.* XXXII, 2 [7] (König, Hopp & Glöckner 1995, p. 18) : *Quod si necesse habemus fateri hoc exemplo esse vim aliquam, quae odore tantum et quadam aura corporis sui adficiat membra, quid non de remediorum omnium momentis sperandum est ?*

34. Pour la magnétite, voir Platon, *Timée*, 80c. Pour le magnétisme, voir la synthèse de Radl 1988 ; Halleux 1974, p. 66-70.

35. Si les savants du XVIII^e siècle avaient constaté des parentés entre électricité et magnétisme, celles-ci n'ont été expérimentalement vérifiées qu'au début du siècle suivant par le physicien danois Hans Christian Oersted (1819-1820), grâce à un dispositif qui fit d'emblée grand bruit dans le monde scientifique, trouvant écho en 1820 auprès de l'Académie des Sciences où travaillait André-Marie Ampère (pour une présentation des expériences en question, voir Rival 1996, p. 68-71).

matière et d'un contact direct entre agent et patient), tandis que la seconde – l'attraction par l'aimant – relève d'un type d'altération davantage affranchi des conditionnements propres au transport local.

La paralysie causée par la torpille marine n'est donc, pour Galien, tributaire ni d'un transfert de matière entre un corps et l'autre, ni d'une communication pneumatique sur le mode stoïcien : ce type d'altération suppose certes une transmission opérée par *contact* entre corps, mais qui n'implique ni déplacement de particules, ni communication par un influx ondulatoire. Au sein de la catégorie de l'altération, la paralysie induite dans la main du pêcheur par le poisson électrique est donc un changement *sui generis* dont Galien n'élucide pas les modalités exactes, mais qu'il refuse en tous les cas de soumettre à la nécessité d'une translation matérielle³⁶. Enfin et surtout, il est significatif que Galien, contrairement à Plutarque et à ses devanciers, n'évoque jamais l'affection du filet pour expliquer ce qui passe dans la main des pêcheurs : laissant en suspens le statut de ce transmetteur, il neutralise, ou du moins il occulte, son rôle dans le transfert de l'affection. La charge électrique étant traitée comme la communication instantanée d'une propriété entre un corps et un autre, elle n'occupe aucun espace³⁷ et n'est pas due à l'affection du milieu. Pour le philosophe-médecin³⁸, les propriétés de l'intermédiaire ont une part très minime, voire nulle, dans l'électrocution causée par le poisson : celle-ci se fait bel et bien par contact, mais s'opère comme « par-delà » le véhicule physique, la charge passant d'un point à l'autre instantanément sans occuper jamais aucun lieu. Aussi implicite soit-elle – elle prend la forme d'une absence et non pas d'une négation explicite – cette neutralisation du milieu est un premier pas, décisif, vers l'idée plotinienne d'un transfert « immédiat » de l'affection.

4. La désaffection du médium : la cosmologie d'Alexandre d'Aphrodise

Quelques années après la mort de Galien, l'ébauche de désaffection du milieu constatée dans sa physiologie trouve chez Alexandre un déve-

36. Kupreeva 2004 s'en tient aux typologies explicites des sortes de mouvement chez Galien et Alexandre, et n'a pas noté l'ambiguïté du modèle. Son étude est excellente mais, de mon point de vue, les typologies deviennent encore plus intéressantes au moment où leur application « concrète » vient les faire craqueler.

37. Voir Siegel 1973, p. 244 ; Siegel 1968, p. 149-150, 177 et 318.

38. Sur le rapport de Galien à la philosophie, voir Donini 1980 et 1992 ; Barnes & Jouanna 2002. Sur les thèmes majeurs de son platonisme, De Lacy 1972. L'étude de Manuli 1992 étant factuelle, il manque encore une analyse de l'impact de la physique stoïcienne sur la pensée de Galien ; voir toutefois Moraux 1976, p. 138-143 et Cordonier 2007, p. 88-96.

loppement explicite en même temps qu'une application nouvelle. Quels que soient la part et le mode de l'« influence » du médecin sur l'Exégète, les analyses que ce dernier propose de la transmission d'une affection dans un milieu donné relèvent d'une approche du texte aristotélicien très similaire à celle de Galien et, sur certains points, au moins indirectement tributaire d'elle³⁹. C'est le cas pour les analyses développées par l'Exégète pour résoudre une difficulté que pose la théorie aristotélicienne du ciel. Pour Aristote, ni les astres ni les sphères concentriques sur lesquelles ils sont fixés ne sont composés de feu : contrairement à ses prédécesseurs, il estime que le corps des astres et celui des sphères porteuses est fait d'un cinquième élément, caractérisé par une parfaite inaltérabilité⁴⁰. Pour expliquer la chaleur issue du soleil, Aristote l'attribue donc non pas à la nature même des astres, mais à la friction causée par la rotation des sphères : celles-ci produisent chaleur et lumière comme les projectiles lancés en l'air s'enflamment à une certaine vitesse.⁴¹ Or aux difficultés reconnues par Aristote dans cette théorie, Alexandre en ajoute une, touchant au mode exact de cette transmission : comment le mouvement du soleil est-il capable de causer une chaleur dans notre zone sublunaire alors même que ce corps ne la touche pas et qu'il en est séparé par des sphères par nature inaltérables⁴² ? C'est en ces termes que l'Exégète

39. Les parallèles doctrinaux entre Alexandre et Galien sont incontestables : déjà remarqués par Thomas d'Aquin à propos de leurs théories sur l'âme (*Summa contra Gentiles*, II, 63), ils ont été remis au goût du jour presque en même temps par Donini 1971 et Moraux 1978 (qui revendique la première place, p. 319 n. 76) ; Moraux 1981, p. 92 ; Donini 1974, p. 150-153, critiqué par Todd 1977, p. 127 *sq.* ainsi que Tieleman 1996, *passim* et p. 272 – critiqué par Accattino 2003, p. 173 n. 12 ; il faut savoir que Donini 1996, p. 150, a, depuis, révisé ses vues initiales (Donini 1974, p. 148-153) à propos d'une opposition d'Alexandre à la notion galénique de « cure chimique ». Certes, l'Alexandre grec ne contient qu'une citation de Galien (*In Topic*. 549.24), et il est clair que, du côté de la tradition arabe, bien des anecdotes véhiculées à propos des relations personnelles tendues entre les deux hommes (voir Temkin 1973, p. 60-74) relèvent de la légende (voir Fazzo 2002) ; mais cela ne remet pas en cause l'existence de liens intellectuels (*cf.* Cordonier 2007, p. 79-81). Thillet 2002, xxxvi *sq.*, n'exclut pas même une rencontre entre les deux hommes (p. xlv), possible à condition de repousser, comme le fait Nutton 1984, la mort de Galien après 210.

40. Le refus de composer les astres d'un élément igné est formulé dès *De caelo*, II, 7, 289a13-19 et 289a34-35, puis rappelé en *Météor.* I, 3, 339b37-38. Je remercie J. Groisard d'avoir lu et discuté avec moi certains passages des *Météorologiques*, dont il vient d'achever une remarquable traduction (Groisard 2008) ; il m'a en outre convaincue que (*pace* Moraux 1965, p. cii) *Météor.* I, 3 n'implique pas un espace entre les sphères.

41. L'idée d'une production de chaleur par frottement des projectiles dans l'air est mentionnée en *De caelo*, II, 7, 289a19-34 ainsi qu'en *Météor.* I, 3, 341a17-20. Le cas des projectiles est en outre étudié en *Phys.* IV, 8, 215a 12-19 et *Phys.* VIII, 10, 266b27-267a2.

42. La principale difficulté du modèle touche, pour Aristote, à la formation des nuages : voir *Météor.* I, 3, 340b20-341a13. Même la question d'Alexandre est en fait évoquée

introduit dans son *Commentaire sur les Météorologiques* une difficulté traitée dans une mise au point théorique rompant le fil du commentaire : rien n'empêche, dit-il, que même parmi les corps passibles du monde sublunaire, certains servent d'intermédiaires pour transmettre à d'autres corps une affection qu'ils ne subissent pas eux-mêmes⁴³. Car

n'importe quel patient n'est pas susceptible de pâtir sous l'action de n'importe quel agent, mais ce sont des choses différentes qui sont capables de pâtir sous l'action de choses différentes. Ainsi par exemple, ce qui sous l'effet de la chaleur issue du soleil se trouve enflammé par l'intermédiaire de vases en verre remplis d'eau froide, pâtit lui-même puisqu'il s'enflamme, et pâtit bel et bien par l'intermédiaire de ceux-ci puisque, si le vase est tenu éloigné, cela ne sera plus enflammé. Mais ce n'est pas pour autant que l'eau dans le vase pâtit ni qu'elle s'échauffe elle aussi ; ou si elle pâtit, du moins ne le fait-elle pas au point de s'enflammer. Les pêcheurs à la seine disent qu'ils se rendent compte que, lorsqu'ils ont attrapé dans leurs filets une torpille, alors leurs mains par lesquelles ils tirent les filets se trouvent engourdies, sans pourtant que les filets aient antérieurement subi eux aussi cette affection sous l'action du poisson (οὐ δὴ ποῦ καὶ τῶν καλωδίων τοῦτο τὸ πάθος ὑπὸ τῆς νάρκης προσασχόντων)⁴⁴.

Tel qu'il est édité, ce passage présente une difficulté aux lignes 22-23⁴⁵, qui, heureusement, ne remet pas en cause le sens général de la phrase. Dans les termes d'Alexandre, ce passage propose, pour expliquer l'échauffement de notre planète, une persuasion (l. 13 : παραμυθία) : le mot désigne chez lui un type particulier de raisonnement, fondé sur une

(340a19-32), mais sans qu'Aristote y apporte de réponse. Alors que j'avais achevé cette étude, M. Rashed m'a signalé Rescigno 2000 qui, de fait et forcément, contient une bonne partie des textes du dossier ; nos perspectives restent, toutefois, différentes : éditeur de Simplicius, Rescigno fait une *Quellenforschung*, alors que j'ai essayé, pour ma part, de comprendre le texte plotinien.

43. Alexandre, *In Meteor.* I, 3, 341a9 sq. = 18, 13-15 Hayduck. Je comprends καὶ (l. 14) au sens de « aussi » : cela marque la portée de l'argument donné ici, Alexandre faisant valoir cette possibilité « même » dans le monde sublunaire, autrement dit *a fortiori* pour le monde supralunaire.

44. Alexandre, *In Meteor.* I, 3, 341a9 sq. = 18, 16-24 Hayduck. Cf. n. 45.

45. La séquence τῶν νάρκων αὐτῶν τὰς χεῖρας (l. 22-23) ne trouve aucune fonction syntaxique acceptable, et l'éditeur ne donne pas d'alternative. Suivant la suggestion que m'a faite M. Rashed (que reflète ma traduction), on peut corriger le texte en τότε νάρκῳ αὐτῶν τὰς χεῖρας, leçon qui aurait été corrompue en deux temps. Le premier accident aurait transformé τότε en τῶν : il est aisé à imaginer à cause de la confusion fréquente entre deux lunaires en *scriptio continua*. De ce premier accident aurait découlé l'autre, la phrase corrompue supposant un génitif pluriel au lieu de l'accusatif originel. Je remercie vivement M. Rashed pour cette solution.

analogie posée entre deux réalités, l'une simple et concrète, l'autre plus complexe et abstraite, qu'il s'agit d'éclairer par comparaison avec la première. Cette démarche, analogue à celle de Galien dans le passage du *De locis affectis* analysé plus haut⁴⁶, vise moins à démontrer la vérité d'une idée qu'à manifester sa vraisemblance, par une analyse orientée de phénomènes évidents, mais qui lui sont comparables⁴⁷. L'exemple des pêcheurs paralysés par la torpille marine intervient donc ici pour rendre vraisemblable l'idée – sous-jacente à la théorie aristotélicienne du ciel mais jamais expressément thématisée – qu'un corps puisse être affecté par un autre *via* un intermédiaire neutre⁴⁸. Quant au détail de l'analyse consacrée par Alexandre au poisson torpille, il suffit de le comparer avec les textes précédents pour en voir l'originalité. Si Plutarque supposait que l'eau versée d'en haut sur le poisson doit avoir préalablement subi l'affection, la fin de cet extrait le nie expressément : en précisant que l'affection se transmet « sans pourtant que les filets aient antérieurement subi eux aussi cette affection »⁴⁹, Alexandre affirme la possibilité d'une *impassibilité* des intermédiaires par rapport à l'affection qu'ils véhiculent. Cette précision marque un progrès par rapport au traitement du poisson électrique par Galien, qui laissait flotter les filets des pêcheurs dans un état plutôt flou de neutralité implicite. Il ne s'agit certes pas, pour l'Exégète, de nier l'importance du contact dans l'action : celui-ci reste indispensable à la transmission d'une affection, tout comme il l'est pour n'importe quelle action physique⁵⁰. Mais de façon plus tranchée que son devancier médecin,

46. Galien n'y parlait pas de *παραμυθία*, mais introduisait sa démonstration par des termes qu'on retrouvera chez Alexandre : *ἀπίθανοι εἶναι* (éd. Kühn, vol. VIII, p. 421, l. 2), *θαυμασιώτερον* (p. 421, l. 8). Voir aussi ci-dessus n. 31.

47. Le verbe *παραμυθεῖσθαι* et le substantif *παραμυθία* ont toujours cette valeur chez Alexandre. Les raisonnements qu'il présente ainsi sont criblés d'expressions marquant l'évidence du phénomène, son caractère naturel, attendu, logique (*εὐλόγως*). Des exemples typiques du genre sont *De anima*, 2, 9-11, 23 ; *In De sensu*, 132, 17-133, 27. Sur la portée générale qu'a ce type d'argument dans la philosophie naturelle d'Alexandre et pour son idée de « nature », voir Cordonier 2008, p. 370-378. Quant au modèle de transmission qu'on vient de voir et à l'intérêt qu'il a chez Alexandre pour sa théorie de la providence, voir les suggestions de Rashed 2007, p. 202-209, qui, de fait, rejoignent l'usage que fera le jeune Thomas d'Aquin du poisson électrique.

48. À Alexandre, on peut objecter que les exemples tirés du monde sublunaire ne sont pas forcément des modèles idéaux pour se représenter la mécanique des sphères. Or, pour lui, c'est précisément le décalage entre les deux niveaux considérés qui fait la force de cet argument fonctionnant sur le mode de l'*a fortiori* : voir ci-dessus n. 43.

49. Alexandre, *In Meteor.* I, 3 = 18, 23-24 Hayduck : *οὐ δὴπου καὶ τῶν καλωδίων προσπασχόντων* ; ce dernier verbe se lit chez Plutarque (ci-dessus n. 24), et chez Plotin à deux reprises seulement : *Enn.* IV, 4 [28], 35, 51 et IV, 5 [29], 2, 50.

50. Voir Aristote, *Phys.* VII, 1-2, 242b32-243a10 ; *Phys.* VIII, 10, 266b27 sq. ; *De gen. et corr.* I, 9, 327a1, et surtout *De gen. et corr.* I, 6, 322b17-25 : « Les choses entre lesquelles il y

Alexandre dissocie, au plan conceptuel, la nécessité d'un contact, du rôle prétendument vecteur exercé par le milieu : s'il n'y a certes jamais de transmission sans contact entre les corps, ce dernier n'implique pas la permanence d'une affection semblable à tous les maillons de la chaîne causale. En d'autres termes, même si l'altération s'opère par un corps-à-corps établi entre agent et patient par le truchement de milieux contigus, ceux-ci peuvent bien demeurer *intacts*. Ainsi ce qui était, chez le médecin, une amorce de dématérialisation du médium devient chez l'Exégète une distinction notionnelle consciente, explicite et argumentée.

En réalité, le *Commentaire sur les Météorologiques* d'Alexandre n'a pas été le seul lieu d'application de ce nouveau paradigme. C'est en des termes similaires que Simplicius, au cours de son commentaire du deuxième livre du *De caelo*, renvoie nommément aux réflexions de l'Exégète, dans deux passages présentés comme des citations littérales et convoquant la torpille. L'un des extraits dresse d'ailleurs un parallèle entre l'impassibilité de certains corps à l'égard de certaines affections, et l'indifférence de certains sens par rapport aux sensibles « propres » à un autre organe : tout comme l'ouïe est incapable de voir du rouge et la vue d'entendre un ré dièse, la sphère lunaire ne s'échauffe pas sous l'action du soleil⁵¹. Cette analogie, qui peut remonter elle aussi à Alexandre, montre en tout cas les liens qui unissaient dans l'antiquité les réflexions cosmologiques et les théories de la vision : elles sont sous-tendues par le même problème consistant à penser les modalités spécifiques de l'altération. D'autre part, il faut noter que le poisson torpille, qui apparaît dans le prolongement de cette analogie, ainsi que dans une seconde citation d'Alexandre plus loin dans le même commentaire, s'y trouve analysé dans les deux cas par le biais des mêmes nuances que celles entre lesquelles balançait le début du *Traité 29* de Plotin (1, 27-29 ; cf. ci-dessus n. 11) : soit le corps séparant

a action et affection doivent nécessairement avoir une seule et même nature pour substrat. [...]. En effet, il n'est rien qui puisse agir et être affecté au sens propre à quoi le contact mutuel serait impossible, et il n'est pas possible qu'avant d'entrer en contact de quelque manière des choses se soient mélangées. » (Trad. Rashed 2005.) Cette nécessité du contact (qui sera au centre de la physique stoïcienne) explique aussi l'importance que prend la notion d'intermédiaire dans la théorie aristotélicienne de la sensation (cf. Aristote, *De anima*, 419a20).

51. Simplicius, *In De caelo*, 284a2 = 373, 4-6 Heiberg : λούουσι λέγοντες μὴ τὸ τυχόν ὑπὸ τοῦ τυχόντος πάσχειν ἀλλὰ τὸ πεφυκός. Τοιγαροῦν οὔτε ἀκοή χρωμάτων οὔτε ὀφθαλμοὶ ψόφων ἀντιλαμβάνονται. L'analogie boite un peu d'ailleurs, à moins qu'on n'estime que le sens de l'ouïe fonctionne, à l'instar de la sphère lunaire, comme un transmetteur des sensibles captés par la vue... Le nom d'Alexandre n'apparaît pas dans ce texte, mais quelques lignes plus bas (440, 23). Comme l'a vu Mueller 2004, p. 130 n. 30, la solution discutée ici par Simplicius cadre parfaitement avec celle du commentaire d'Alexandre sur les *Météorologiques*.

l'agent du patient n'est *pas du tout* affecté, soit il est affecté, sans pour autant l'être *de la même façon* que le dernier corps⁵².

Ces précisions de Simplicius font écho à des distinctions qui, dans le commentaire d'Alexandre sur le *De caelo*, maintenant perdu, ont dû frapper Plotin : ce sont elles qui, au début du *Traité 29*, sont mises au compte de l'interlocuteur anonyme articulant dans les mêmes termes les rôles envisageables du médium dans la perception⁵³. Pour Alexandre comme pour le protagoniste à l'œuvre au début du traité plotinien, le rôle du médium dans la transmission de l'affection peut et doit être envisagé indépendamment de sa passibilité à l'égard de l'altération qu'il contribue à propager⁵⁴. Ainsi exempté de la nécessité de pâtir sur le même mode que le dernier terme de l'altération, le médium est désinvesti de sa fonction prétendument centrale dans ce processus, qu'il s'agisse d'ailleurs de la vision ou du réchauffement induit par une source calorique. Car, pour le dire comme Plotin, « nous sommes réchauffés *à travers* l'air, mais non pas *grâce à lui* »⁵⁵. Rien d'étonnant, dès lors, si cette dernière distinction, essentielle à la conception plotinienne de la sensation, est suscitée par un problème très proche du contexte où la torpille avait évolué chez Alexandre : le problème du mode de transmission de la chaleur à travers l'air, discret mais récurrent dans le *Traité 29*.

52. Simplicius, *In De caelo*, 284a2 = 373, 9-13 Heiberg ; *In De caelo*, 289a19-35 = 440, 21-28 Heiberg ; διὰ μέσων τῶν διχτύων μὴ ναικόντων. Pour cette alternative chez Plotin, voir ci-dessus note 12.

53. Voir le texte, toujours rappelé, de Porphyre, *Vie de Plotin*, 13.

54. Bref, soit A l'agent causal, transmettant à C une altération x *via* B ; posons que C subisse l'affection x à la seule condition qu'il y ait transmission de x par l'intermédiaire de B : dans ces conditions, le cas où B subirait une altération autre que x revient au même que s'il n'était *pas du tout* altéré : dans les deux cas, l'intermédiaire ne joue aucun rôle dans la communication de l'altération, sa fonction se limitant à fournir, par le contact instauré entre les termes, un soubassement tactile minimal qui rend possible cette transmission. En résumé, le fait qu'un contact soit nécessaire à l'altération, et que ce contact soit *de facto* assuré par un milieu intermédiaire, n'implique pas qu'il soit l'opérateur du changement.

55. Plotin, *Enn.* IV, 5 [29], 4, 25-28 : « En effet, nous ressentons la chaleur d'un foyer en même temps que l'air intermédiaire, et nous n'attendons pas que l'air soit réchauffé pour sentir la chaleur. Notre corps, qui est solide, est même échauffé plus vite que l'air ; c'est donc *à travers* l'air, mais non *grâce à lui* que nous sommes échauffés. » (Trad. Bréhier 1927 ; voir ci-dessus note 4). Contrairement à ce que dit Theiler dans Harder, Beutler & Theiler 1962, p. 551, il n'y a pas divergence de fond entre 4, 25-28 et 2, 53-55 : dans le second passage est envisagée l'éventualité, d'ailleurs apparente (δοκεῖ, 2, 55) d'un réchauffement préalable de l'air comme l'une des conséquences, erronées, de l'hypothèse aberrante d'une transmission de proche en proche par un milieu affecté ; dans le premier passage, Plotin développe en revanche *son* interprétation du phénomène.

5. La vision selon Plotin : de la désensibilisation du médium à la dématérialisation du stoïcisme

Le problème du mode de diffusion de la chaleur prend dans le *Traité* 29 un tour laissant bien voir l'impact de la cosmologie d'Alexandre sur l'analyse plotinienne de la perception : Plotin estime que la chaleur se propage instantanément dans l'air, sans échauffement de celui-ci ; tout comme l'influx provoqué dans la main du pêcheur par la raie électrique, la chaleur se transmet à travers des intermédiaires qu'elle n'affecte pas, de même que l'impression visuelle atteint la pupille sans colorer le milieu traversé. Mais dès lors se pose pour Plotin un autre problème : comment expliquer, ou bien plutôt fonder, la plus ou moins grande perméabilité et la réactivité diverse des milieux à l'égard d'une seule et même affection ? Si Alexandre en rend compte, pour sa part, *via* une idée de changement opéré par la contrariété entre des qualités opposées dans un même genre et jouant sur un substrat⁵⁶, Plotin cherche une autre explication. D'où ce beau glissement opéré à la fin du premier chapitre :

Ou peut-être que cela même pourrait être contesté. En effet, même lorsqu'un pêcheur prend la torpille dans un filet (καὶ γάρ, εἰ ἐντὸς δικτύου γένοιτο), il ressent, dit-on, l'engourdissement. Ainsi, la discussion risque fort d'aller dans le sens de ce qu'on appelle les « sympathies ». (32-34.)

Au début de l'extrait, « cela » renvoie bien sûr à la conclusion atteinte par l'argument précédent, à savoir la nécessité d'un objet vecteur pour que la vision se produise – celle d'un filet pour que la main s'engourdisse (cf. ci-dessus note 11)⁵⁷. Plus difficile à comprendre est la suite du passage, où le sujet du verbe γένοιτο n'est pas explicité : je prends l'option d'y lire la désignation elliptique de ce dont il est question depuis la ligne 29, à savoir la capture du poisson (ma traduction a donc extrapolé l'idée qu'un pêcheur « prend la torpille »). Le filet (δίκτυον, l. 33) pourrait en outre introduire, par rapport aux deux instruments de pêche mentionnés juste avant – roseau et fil (κάλαμος... θρίξ, l. 31-32) – l'exemple d'un milieu aux yeux de Plotin plus subtil et donc aussi structurellement moins apte à remplir son prétendu rôle de vecteur : si κάλαμος et θρίξ trouvent ici leur unique occurrence dans les *Ennéades*, le terme δίκτυον y apparaît à deux autres reprises, et notamment dans un

56. Pour cela, voir Cordonier 2008, p. 353-378.

57. Je rejoins Clark 1942, p. 369 et Graeser 1972, p. 77, pour penser que Plotin nie ici qu'un milieu soit nécessaire pour que la torpille produise son effet.

passage laissant penser que pour Plotin, ce « filet » est très fin et souple⁵⁸. L'est-il donc trop pour, une fois attrapée la torpille, opposer au choc qu'elle cause assez de *résistance* pour transmettre cet impact aux mains du pêcheur qui le tiennent ? Cette lecture ne me semble en tout cas pas exclue, surtout si l'on relit ce passage, marquant la fin de la réflexion autour du milieu, en parallèle avec celui qui ouvrirait cette même réflexion, et où Plotin évaluait aussi les différents types de milieux en termes de plus ou moins grande subtilité (cf. l. 19-22, ci-dessus note 10).

Dans ma lecture, donc, la finesse extrême du filet de pêche en ferait un milieu tellement subtil qu'il ne pourrait pas assurer ce rôle de vecteur par hypothèse et au départ assigné au milieu : et voilà justement pourquoi, à ce stade où la constitution de l'intermédiaire devient presque immatérielle, le débat virera du côté d'une « sympathie » se passant de tout milieu, l'exemple du filet ayant montré que l'affection peut être transmise sans le concours de ce dernier⁵⁹. Telle est, en tous les cas, la conclusion qu'atteint ici Plotin, à cet endroit du texte où la notion de sympathie vient prendre le relais de l'intermédiaire. Voici résumées les étapes ayant jusqu'ici préparé ce basculement : (i) Plotin avait d'abord admis que le milieu, parfois, puisse apporter quelque chose à la vision ; (ii) pour préciser cet apport, il a introduit l'exemple de la torpille, interprété à la lumière de ce qu'en a dit Alexandre à propos de la causalité céleste ; (iii) du coup, la torpille représente, pour lui comme pour Alexandre, un cas où l'affection véhiculée d'un corps à l'autre n'affecte *pas* celui qui les sépare ; (iv) Plotin en déduit donc que le corps intermédiaire n'apporte rien à la vision, et que celle-ci peut, par conséquent, s'en passer, pour s'opérer par pure sympathie. Toute la suite du *Traité 29* consistera à élucider les modalités de cette nouvelle notion.

Il faut voir que la sympathie introduite ici n'est pas le survêtement endossé par une théorie plotinienne accordant encore – comme on a pu le dire – sa place à un médium tenu pour une condition nécessaire, mais

58. Cf. *Enn.* VI, 6 [34], 3, 34 et surtout *Enn.* IV, 3 [27], 9, 38-40 ; Sleeman & Pollet 1980, p. 260 et p. 506. Dans la seconde occurrence, le filet jeté dans la mer illustre le rapport de l'univers animé à l'âme qu'il ne parvient pas à retenir mais dont il reste tout entier imprégné.

59. S. Toulouse propose une autre lecture : Plotin rapporterait peut-être là l'expérience d'un pêcheur ayant ressenti l'engourdissement non pas dans ses mains (en tirant le filet), mais dans une autre partie du corps (mise en contact avec de l'eau électrocutée par le poisson, non avec le filet). Cette lecture me paraît valable aussi. J'y vois pourtant l'inconvénient qu'elle suppose que Plotin ignorait que l'eau est aussi conductrice ; or comme on l'a vu plus haut note 24, les anciens (ou en tout cas Plutarque) connaissaient la conductivité de l'eau.

simplement non *suffisante* de la vision⁶⁰. Plusieurs indices tracent en effet une autre perspective, consistant pour Plotin à distinguer non pas deux types de conditions nécessaires, mais deux points de vue sur la vision, irréductibles, par où s'opposent les déterminations *essentiels* de la vue avec ses circonstances *actuelles* : si ces dernières ont poussé tous ses devanciers à croire le milieu indispensable à la vision, il s'agit pour lui de dégager les caractéristiques essentielles d'une perception qui, *envisageable* sans la coopération d'un intermédiaire, se base en dernier ressort sur la seule affinité unissant objet et sujet percevant. Ainsi, la « communauté d'affection » entre sensible et sentant, dont était affirmée la nécessité au début du *Traité 29* (ἁμοπαθίας τινός, l. 12), se trouve ici enfin précisée : dans un sens qui rend superflue toute influence du milieu (l. 35-40)⁶¹. Si celui-ci paraît nécessaire « ici-bas », il ne l'est donc qu'en tant qu'il représente le vecteur actuel d'une sympathie qui pourrait idéalement s'en passer : *de facto* condition habituelle de notre perception, l'intermédiaire n'est *de jure* pas essentiel pour que s'instaure entre objet et sujet cette communauté d'affection qui, de fait, se règle uniquement sur la disposition de l'un à l'égard de l'autre. Bref, alors que, pour expliquer la transmission d'un *pathos* en milieu supralunaire, Alexandre nie la nécessité que le médium *pâtisse*, à propos de la sensation elle-même Plotin va jusqu'à nier la nécessité qu'il *existe*⁶².

60. Selon Gurtler 1988, le *Traité 29* ne nie pas la nécessité d'un milieu pour la vision mais distinguerait une condition nécessaire et suffisante de la vision (la sympathie) et une condition qui lui est nécessaire seulement (le médium). Or, plusieurs affirmations de Plotin semblent contredire cette lecture et me donner raison, sur ce point, autant qu'à Clark 1942, p. 363-365, Armstrong 1984, p. 30 et Igal 1985, p. 305 et 453. Que l'idée de Plotin soit « plus nuancée » (Gurtler 1988, p. 117) ne fait aucun doute, mais cette nuance ne tient pas à la distinction entre conditions simplement nécessaires ou aussi suffisantes ; elle repose plutôt, selon moi, sur la distinction entre les conditions *actuelles* de la perception, et ses facteurs *essentiels* (voir ch. 2, 7-8 ; 3, 16-20).

61. Certes, cette partie du traité ne fait qu'indiquer la ligne générale de l'argumentation plotinienne, sans proposer encore de solution finale (Gurtler 1988, p. 117-119), mais pourtant l'idée que le milieu n'apporte rien à la vision se retrouve dans la suite du traité. Noter la profusion de formes du verbe δεῖν dans toute la première partie du traité (1, 4, 7, 13, 116 ; 2, 3, 11, 28, 32, 33, 57, 58, 59 ; 3, 29 ; de façon encore plus marquante, 4, 3, 6, 7, 14, 18, 21, 30, 31, 36, 39, 46) : il s'agit bien d'une nécessité (cf. ἀνάγκη, 1, 27 ; 2, 49 ; ἐξ ἀνάγκης, 2, 6-7), d'une condition *sine qua non* de la vision (μη... οὐκ ἔσται ὁρᾶν, 3, 15-16). C'est cette nécessité-là que refuse Plotin dans les quatre premiers chapitres.

62. Selon moi, cette même distinction vaut donc tant pour la passibilité du médium que pour son existence même, en tant que vecteur d'un contact physique minimal. Ainsi, au νῦν du ch. 8, 3 (τὸ συμπάθεσ νῦν διὰ τὴν ζώου ἔνος φύσιν), je donne le même sens de stratification ontologique qu'au νῦν du ch. 2, 6, que Sleeman et Pollet 1980, p. 715, traduisent comme « *as things are now* » ou « *here below* ». Ce double niveau d'explication joue également un rôle décisif dans la critique adressée par Plotin à la *physique* aristotélicienne : voir Chiaradonna 2002, p. 308-309.

La sympathie qu'envisage la fin du chapitre et que développeront les deux suivants est donc bien davantage qu'une façon pour Plotin de rendre le vocabulaire par lequel le *Timée* définissait les conditions de la vision, opérée par combinaison de la lumière extérieure avec celle qui se propage à partir de l'œil : un tel modèle aussi avait à être purifié, débarrassé du moins des interprétations trompeuses qu'on avait plaquées sur lui⁶³. C'est que la théorie du *Timée* expliquant la vision en termes de « transmission » d'un mouvement de l'objet vers la pupille (45d2) avait suscité auprès des lecteurs stoïciens une théorie matérialiste de la perception qui s'avérait inacceptable pour Plotin⁶⁴. Tournant le dos à ces lectures, la sympathie thématifiée dans le *Traité 29* n'implique pas la transmission d'un mouvement (κίνησις) communiqué par l'objet jusqu'à l'œil ; elle suppose certes une continuité spatiale assurée grâce au milieu, mais celui-ci n'est ni l'opérateur, ni même le vecteur du changement en question. À ces lectures déviantes autant qu'aux théories issues du Lycée et ramenant la vue à la communication d'une affection *via* un milieu⁶⁵, il oppose une explication résolument immatérielle du processus en jeu.

C'est dans cette perspective que Plotin active, pour traduire sa *vision*, un schème stoïcien de sympathie d'abord développé, comme la torpille d'Alexandre, en contexte cosmologique. La vision plotinienne, fondée sur la ressemblance formelle (l. 36 : ὁμοιότητα) entre un objet et un sujet se répondant comme les entités d'un univers stoïcien *idéalisé*, est donc un processus incorporel, rendu par une sympathie stoïcienne aussi dématé-

63. L'impact de Platon, *Timée*, 45c2-d2, est généralement invoqué à partir du chapitre 2 du *Traité 29*. Il s'agit en fait d'une source qui imprègne tout le traité, dès le premier chapitre. Car le passage ne contient pas seulement l'idée d'une parenté entre la lumière issue de l'œil et celle des objets extérieurs, mais aussi un lexique tactile (*Timée*, 45c6 : συνέπτεσεν ; 45d1 : ἐφάπτεται), et surtout le programme développé au ch. 1, l. 12 et l. 36, ainsi que dans tout le *Traité 29* : ὁμοιοπαθὲς δὴ δι' ὁμοιότητα πᾶν γενόμενον (*Timée* 45c7) !

64. Pour Chrysippe, la vision se fait par une altération subtile de la structure du corps situé dans l'intervalle entre l'œil et la vision (voir ci-dessus note 16). Quant à Posidonius, Sextus Empiricus nous apprend qu'il s'était justement occupé de la section du *Timée* citée ici : voir Edelstein & Kidd 1972-1999, I (1972), p. 92 (= fr. 85) et II (1988), p. 337-343. Sur ce dossier aussi, il reste des choses peut-être intéressantes à approfondir.

65. L'analyse des cibles visées par Plotin au début du *Traité 29* ne peut être ici faite en détail. Disons pourtant que les réticences de certains auteurs (notamment Emilsson 1988, p. 37 et p. 157 n. 12-13) à y compter Alexandre ne se fondent apparemment que sur les textes du *De anima/Mantissa*, alors que plusieurs passages du *Commentaire sur le De sensu* – où la vision est traitée comme la transmission d'une information *via* un milieu – suffiraient peut-être à fournir l'un des points de mire du début du *Traité 29* (avec Straton : voir ci-dessous, note 69).

rialisée que vient de l'être l'intermédiaire⁶⁶. L'apparente nécessité d'un milieu transmetteur entre l'objet et l'âme est dès lors subordonnée à celle de la sympathie : l'essentiel de la perception tient à l'affinité unissant à distance l'âme aux objets sentis⁶⁷. Sans celle-ci, l'idée platonicienne d'une vision par *διάδοσις* déboucherait forcément sur celle d'un monde uniforme où tout serait affecté par tout, sans hiérarchisation aucune. C'est là le piètre résultat envisagé dans la seconde partie du chapitre 2 où Plotin, une fois revenu sur les propriétés adjuvantes ou empêchantes du milieu (l. 15-26), doit faire face à un retour inopiné de ce dernier, l'univers sympathique qu'il vient de dessiner paraissant lui donner un rôle crucial dans la mesure où la sympathie ne peut se concevoir qu'au sein d'un même organisme et donc entre des éléments mis en contiguïté (l. 26-33). À ce retour en force du milieu, est opposée une nouvelle distinction :

Ne faudrait-il pas dire plutôt que la continuité de l'intermédiaire (*τὴν συνέχειαν καὶ τὸ μεταξύ*) est requise parce que l'animal doit être continu, mais qu'il y a affection de ce continu par accident <seulement> – sans quoi nous dirons que tout est affecté par tout (*ἢ πᾶν ὑπὸ παντὸς φήσομεν πάσχειν*). Or, puisque telle chose est affectée par telle autre et une autre par une autre d'une manière différente, on ne semble avoir nullement besoin d'un intermédiaire. (28-33⁶⁸.)

66. Blumenthal 1996, p. 133, soulignait déjà que la sympathie plotinienne est la « version dématérialisée d'une théorie originellement matérialiste » de la sensation (dont j'ajoute qu'un bon exemple se lit chez Cléomède, *Théorie élémentaire*, I, 1, 4 = SVF II, 546, où la sympathie fonde aussi la possibilité des sensations !).

67. Sur ce point, je rejoins les précisions de Gurtler 1988, p. 123-124 : la nécessité du milieu se trouve subordonnée à celle de la sympathie, dont il est le support principal. (Ailleurs, Gurtler est moins clair, cf. ci-dessus notes 60-61.) C'est la sympathie *seule* qui constitue l'indispensable *Dazwischen* rendant sujet et objet capables d'interagir ; et c'est comme support seulement actuel de celle-ci que le milieu est nécessaire (Matter 1964, p. 72-73). Voir aussi IV, 5, 1, 35, 3, 15 ; IV, 4, 32, 17. Pour la sympathie plotinienne, voir Graeser 1972, p. 68-71 ; Emilsson 1988, p. 48 ; Zamora 2000, p. 375-377.

68. Ce passage ne présente aucune difficulté philologique, mais son sens reste difficile à saisir. Avec la plupart des traducteurs, je lis le *ἢ* de la l. 28 comme introduisant une précision qui marque le début de la solution plotinienne. Et si je lis l'expression *τὴν συνέχειαν καὶ τὸ μεταξύ* (l. 29) comme un *bendiadys*, c'est parce que la fonction du médium me semble être précisément celle d'assurer cette continuité, qui n'existe pas autrement qu'en lui. Avec Harder, Beutler & Theiler 1962, Bréhier 1927 et Armstrong 1984 (et contrairement à Brisson 2005), je considère enfin que la conjonction (*εἰ δέ*, l. 31) introduit une subordonnée réelle qui marque une conséquence découlant inévitablement de l'idée d'un milieu affecté essentiellement. Quant à l'optatif de la principale (*οὐκ ἂν δέοιτο*, l. 32), il a valeur de potentiel, pour introduire la thèse plotinienne d'une perception qui, parce qu'opérée par sympathie, se passe du milieu – même si elle ne s'en passe pas *in statu ipso*.

Tout en débarrassant l'univers plotinien de ce milieu menaçant d'encombrer la notion de sympathie, ce texte indique aussi pourquoi ce milieu reste nécessaire *pro statu ipso*. Comme on l'a vu, son rôle n'est pas de transmettre des particules, des effluves, un souffle ni des qualités d'un point à l'autre de l'espace ; c'est même encore aller trop loin que d'en faire le support physique minimal d'une communauté d'affection : par définition *sympathique*, celle-ci doit pouvoir s'en passer, comme le rappelle d'ailleurs la fin de l'extrait. Et c'est bien pour y insister que Plotin précise aussi que le milieu est affecté « par accident », à titre de véhicule contingent d'une sympathie qui s'établit bien sans lui. Or justement, dans le cas contraire – η , l. 30 –, c'est-à-dire dans l'hypothèse où le milieu serait affecté essentiellement, il fait valoir, incidemment, qu'il n'y aurait aucune raison que telle chose pâtisse plus que telle autre, puisqu'alors tout serait – directement ou indirectement – en contact avec tout ! Ainsi, au sein de l'univers continu postulé par les stoïciens à partir du *Timée*, comme aussi dans un monde aristotélicien où l'action se fait grâce au contact entre les corps, l'hypothèse d'une sensation communiquée par transfert *via* un *continuum* donnerait lieu à une panesthésie rendant impensable l'existence même de sens propres et d'un tri sensoriel. Or Plotin reconnaît bien, par expérience ($\epsilon\lambda$ $\delta\acute{\epsilon}$, l. 31) l'existence de sens différents et, donc, d'une sélectivité des affections. Dès lors, le milieu serait là (ou plutôt *ici*) pour diffracter, pour projeter et exprimer dans le sensible des rapports qui, autrement, ne seraient pas saisissables : quoique inutile, donc, pour qu'ait lieu la perception, il serait par contre requis pour que celle-ci puisse s'expliquer.

6. Cosmologie et vision : les cibles et les sources du traité

Une fois désaffecté le médium, le début du *Traité 29* procède à son *évacuation* puisque, d'abord neutralisé, il est enfin vidé de sa substance, au point de n'être plus que le vecteur accessoire d'une sympathie pouvant, comme telle, se passer de son concours. Un aspect remarquable de ce mouvement tient à la complexité du travail opéré par Plotin sur ses sources. Sans refuser d'emblée l'idée d'un influx transféré jusqu'à l'œil, il la prend au sérieux et, dans ce cadre, retravaille la torpille stoïcienne à la lumière de son importation par Alexandre dans les sphères célestes. L'explication par laquelle ce dernier rend compte de la transmission de la causalité solaire à travers des milieux impassibles donne à Plotin le moyen d'expliquer en termes non matérialistes la théorie platonicienne de la vue, et apporte, du même coup, l'indispensable contrepoids aux théories de la sensation alors disponibles. Sont ainsi déclassées d'un seul et même geste plusieurs théories de la vision qui, parce qu'elles traitent la perception comme la transmission d'une affection vers le sens ou

l'organe, donnent toutes un rôle *central* au milieu : d'abord le modèle de Straton de Lampsaque, affirmant qu'il y a transfert d'une affection de nature corpusculaire véhiculée d'un point à un autre *via* un intermédiaire subissant cette affection sur le même mode que l'œil⁶⁹ ; ensuite le modèle stoïcien, admettant la transmission d'une affection depuis l'objet jusqu'à l'œil *via* un processus pneumatique supposant de la part de l'esprit une certaine interprétation de l'information parvenue au centre perceptif ; enfin, la théorie d'Alexandre dans son *Commentaire sur le De sensu*, où l'objet transmis à la perception n'est pas non plus l'affection même, mais une information à son propos, traduite par des intermédiaires jusqu'à l'esprit capable de la traiter⁷⁰. Pour remédier au défaut commun de ces théories, Plotin reprend l'idée de transmission développée par Alexandre en *cosmologie* : ce type particulier de transmission, où l'affection véhiculée n'affecte pas le milieu vecteur, donne au platonicien le moyen d'une explication inédite de la vue.

Fondée sur la nécessité d'une ressemblance formelle et sympathique entre objet et sujet, la vision plotinienne tourne ostensiblement le dos au concept aristotélicien de changement comme alternance de propriétés opposées au sein d'un même genre et jouant sur un substrat matériel permanent. En adoptant un schème issu de la cosmologie de l'Exégète, le *Traité 29* situe d'entrée de jeu son propos à un niveau *supérieur* d'analyse, celui des sphères célestes qui, dans le monde ancien, marquent les frontières du divin : tel est, d'emblée, l'horizon de l'analyse plotinienne du processus sensitif, alimentée à la cosmologie d'Alexandre au moins autant, voire davantage, qu'aux textes platoniciens. On saisit mieux alors comment, chez Plotin, la transmission de la chaleur solaire éclaire le problème de la vision : les théories anciennes de la vision sont toujours tributaires de la façon dont on se représente la nature et le mode d'opération de la lumière, ici-bas comme entre les sphères. La chose est vraie pour Aristote qui, dans les *Météorologiques* (341a12-17) renvoie à une étude expresse sur la diffusion lumineuse et la production calorique censée prendre place dans un traité *Sur la sensation* : le philosophe n'a pas tenu sa promesse – aucun passage remplissant ce programme ne se lit dans le *De*

69. On sait grâce au témoignage d'Aëtius que pour Straton de Lampsaque, l'air séparant l'objet vu de l'œil se colore lui-même sous l'effet de la couleur : voir Diels 1879, p. 403, l. 26-29. Ainsi, certains arguments de Plotin se comprennent mieux contre Straton que contre le stoïcisme (cf. Emilsson 1988, p. 37-40 et notes 13-16).

70. Ces distinctions valent aussi pour Plotin, *Enn.* IV, 7 [2], 7 ; *Enn.* IV, 2 [21], 2 ; *Enn.* IV, 6 [41], *passim*. En général, on n'a pas assez souligné la variété des modèles de transmission discutés par Plotin. Si les termes de *diadosis* ou de *paradosis* connotent une transmission de proche en proche à partir de l'objet jusqu'au centre perceptif, celle-ci adopte des modalités très diverses.

*sensu*⁷¹ – mais sa leçon a été retenue par Plotin, qui consacre deux chapitres de son traité *Sur la vue* au problème de la lumière (ch. 6-7). Enfin, l'ancrage cosmologique de la théorie plotinienne de la sensation ne fait plus aucun doute dès qu'on envisage la curieuse expérience de pensée proposée au troisième chapitre :

Il faut alors aborder la question suivante : s'il y avait un autre monde, un autre vivant qui n'apporterait rien au nôtre, et s'il y avait un œil (ὄψις) placé « sur le dos du monde », est-ce que, à partir d'une distance proportionnée, il pourrait voir (ἐθεάζατο) cet autre univers ? (21-25⁷².)

Le « dos du monde » désignant ici l'enveloppe extérieure de l'univers sensible peut bien renvoyer par sa littéralité au passage du *Phèdre* où Platon décrit le sort des âmes immortelles (247b7-c1), mais la question même ici posée n'en pointe pas moins vers une problématique héritée de la cosmologie péripatéticienne, dont les contours se lisent, comme je l'ai montré, chez Alexandre et Simplicius. C'est donc dans les théories de l'Exégète sur la diffusion de la chaleur céleste, non dans ses réflexions sur la vision, que Plotin trouve une alternative aux modèles courants de son temps, qui ramènent tous la vision à une translation. De sa part, un tel usage de la cosmologie est conséquent avec l'idée que la perception, active, est déjà connaissance et se situe donc elle-même *au-delà* du sensible, mais il s'accorde aussi avec la conviction que les réalités sensibles ne peuvent être saisies qu'une fois rapportées à l'intelligible. Bref, l'ancrage céleste du *Traité 29* répond à l'anthropologie dualiste de Plotin autant qu'à sa *physique* qui, en somme, n'est rien d'autre que le degré inférieur d'une métaphysique entendue comme *vision* des réalités les plus élevées.

Conclusion

Pour dresser, au début du *Traité 29*, l'inventaire des types d'apport que peut fournir le milieu à la vue, Plotin active une série d'opinions disponibles sur le marché conceptuel de son temps : le développement plus polémique des chapitres suivants n'a donc de sens que précédé par cette réflexion à la fois théorique et doxographique, qui met de l'ordre dans des présupposés communs à plusieurs théories de la sensation. La solution plotinienne apparaît, quant à elle, comme un prolongement

71. Voir l'Introduction de Louis 1982, p. viii.

72. Le type de réflexion qui se lit dans l'extrait cité ici n'est ni un appendice ni une dérive passagère, puisque c'est par une réflexion cosmologique du même style que s'achève, au chapitre 8, le *Traité 29*.

direct de la notion d'altération développée par Alexandre pour expliquer la diffusion de la chaleur à travers les sphères célestes. Les parallélismes que j'ai mis en évidence entre cette notion chez Alexandre et une possibilité nouvelle envisagée par Plotin pour la perception sensible, sont l'exemple ponctuel d'un phénomène assez fréquent dans l'ensemble des *Ennéades*. Si la présence de l'Exégète dans les discussions de Plotin n'a plus rien de surprenant, l'analyse ici proposée la montre active dans des lieux insoupçonnés et manifeste un aspect de cette influence qui me paraît avoir été sous-estimé : on sait bien qu'Alexandre apporte à Plotin un formulaire de critique des thèses stoïciennes – et c'est le cas aussi pour la vision, dès le chapitre 2 du *Traité 29* ; il est plus neuf de souligner qu'au-delà de cette critique ou plutôt avant elle ou en-deçà, le second auteur doit au premier plusieurs principes ou distinctions qu'il lui suffit d'approfondir et de décaler quelque peu pour aboutir à des formulations nouvelles cadrant entièrement avec son « platonisme ». En matière de perception visuelle, Alexandre donne ainsi à Plotin une idée de transmission qui – du fait d'avoir été préalablement débarrassée par Galien de sa charge matérialiste – lui permet d'épuiser la fonction supposée essentielle du médium et, presque simultanément, de dépasser cette idée au profit d'une théorie de la vision récupérant dans une *sympathie* dématérialisée la meilleure part du stoïcisme.

Le modèle de *diadosis* développé par l'Exégète pour rendre compte de la transmission de la chaleur solaire *via* des sphères indifférentes à son échauffement était pour Plotin la porte d'entrée rêvée vers un modèle de perception immatérielle qui est exploité dans l'ensemble du *Traité 29*, et qui ne jette rien de moins que les bases de ce qu'on appellera, à propos du néoplatonisme tardif et médiéval, « l'axiome de la réception », à savoir cette idée d'un impact causal modulable suivant la réceptivité, variable, des relais qu'il mobilise pour s'exercer et des termes auxquels il s'applique en dernière instance : *omne quod recipitur, ad modum recipientis recipitur*. Dans le processus de désaffectation du milieu perceptif où prend sa source ce principe, le poisson torpille est un catalyseur puissant, nous renseignant à la fois sur les sources et sur les cibles de Plotin : si l'on devait à Aristote la première description raisonnée de cet animal autant que l'idée d'un milieu nécessaire à la transmission d'un *pathos*, il aura fallu attendre l'Exégète pour que ces deux inventions soient, après un passage décisif par la théorie stoïcienne de la vue puis par la physiologie galénique, mises au *contact* l'une de l'autre au profit d'un paradigme conceptuel fécond : passé dans la cosmologie d'Alexandre, le poisson électrique s'est doté d'une charge conceptuelle nouvelle qui, réinvestie par Plotin dans ses réflexions sur la vision, lui a permis de dépasser en un seul et même geste stoïcisme et aristotélisme. C'est ainsi que les distorsions imposées par le

Traité 29 à la notion de milieu perceptif s'avèrent indissociables des mouvements du poisson électrique dans la tradition antérieure ; celui-ci montre que les sources de Plotin sont multiples et font l'objet d'une élaboration : de celle-ci provient la thèse plotinienne, irréductible et neuve, mais impensable autrement qu'en référence aux idées qu'elle reprend, corrige et dépasse. Voilà pourquoi, peut-être, Plotin critique ou dénonce bien moins qu'il ne débat et discute : sa stratégie ressemble un peu à celle que Plutarque prêtait à la torpille qui, « forte d'une conscience innée de ce pouvoir, ne prend jamais le risque d'attaquer de front : elle nage, en rond, autour de ses victimes ». Ces phénomènes passeront toujours inaperçus tant qu'on voudra saisir le rapport d'un auteur à ses sources en fonction du binôme exclusif « accord/désaccord ». Le travail intellectuel – au moins celui d'un penseur d'envergure – se réduit rarement à accepter ou refuser les positions d'autrui : il est plutôt une élaboration subtile à partir de propositions d'interlocuteurs mises en regard au profit d'une solution certes neuve, mais jamais saisissable indépendamment des sources qui lui ont donné matière à se former. Car sur le plan de l'histoire des idées, les intermédiaires ne sont jamais tout à fait neutres.

BIBLIOGRAPHIE

- ACCATTINO, P. 2003 : « Processi naturali e comparsa dell'*eidōs* in Alessandro di Afrodisia », dans G. Movia (éd.), *Alessandro di Afrodisia e la 'Metafisica' di Aristotele*, Milan, 2003 (Temi metafisici e problemi del pensiero antico ; 94), p. 166-186.
- ARGOUD, G. & J.-Y. GUILLAUMIN 1997 : Héron d'Alexandrie, *Les pneumatiques*, introduction, traduction et notes, Saint-Etienne, 1997 (Centre Jean-Palmerie. Mémoires, 15).
- ARMSTRONG, A.H. 1984 : *Plotinus in seven volumes. 4, Ennead IV, 1-9*, edited with an English translation, Cambridge, Mass.-Londres, 1984 (The Loeb Classical Library, 443).
- ARNOLD, E.V. 1911 : *Roman Stoicism : Being Lectures on the History of the Stoic Philosophy with Special Reference to its development within the Roman Empire*, Cambridge, 1911 [Réimpr. New York, 1958].
- BARNES J. & J. JOUANNA 2002 : *Galien et la philosophie : huit exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, 2003 (Entretiens sur l'Antiquité classique, 49).
- BENZ, H. 1990 : « *Materie* » und *Wahrnehmung in der Philosophie Plotins*, Würzburg, 1990 (Epistemata. Reihe Philosophie, 85).
- BLUMENTHAL, H.J. 1971 : *Plotinus' Psychology : his Doctrine of Embodied Soul*, La Haye, 1971.
- 1996 : *Aristotle and Neoplatonism in Late Antiquity : Interpretations of the De anima*, Ithaca, N. Y., 1996.
- BRÉHIER, É. 1927 : Plotin, *Ennéades IV*. Texte établi et traduit par —, Paris, 1927 (Collection des Universités de France).
- BRISSON, L. 2005 : Plotin, *Traité 27-29 : Sur les difficultés relatives à l'âme : trois livres*, Paris, 2005 (GF, 1203).
- CHERNISS, H.F. 1933 : « Galen and Posidonius' Theory of vision », *American Journal of Philology*, 54 (1933), p. 154-161.
- & W.C. HELMBOLD 1957 : *Plutarch's Moralia in fifteen volumes. 12, 920 A - 999 B*, with an English translation, Cambridge, Mass., 1957 (The Loeb Classical library, 406).
- CHIARADONNA, R. 2002 : *Sostanza, movimento, analogia : Plotino critico di Aristotele*, Naples, 2002 (Elenchos, 37).
- CLARK, G.H. 1942 : « Plotinus' Theory of Sensation », *The Philosophical Review*, 51 (1942), p. 357-382.
- CORDONIER, V. 2007 : « Matière, qualités, mélange : la physique élémentaire d'Aristote chez Galien et Alexandre d'Aphrodise », *Quaestio* 7 (2007), p. 79-103.
- 2008, « Corps, matière et contact : la cohérence du sensible selon Alexandre d'Aphrodise », dans M. Rashed (éd.), *Alexandre d'Aphrodise, commentateur d'Aristote et philosophe*, numéro thématique de : *Les Études philosophiques*, 86 (2008), p. 353-378.
- (à paraître) : « The Nature and Specificity of Alteration (*alloiōsis*) : Alexander of Aphrodisias' Physics in the Peripatetic Tradition », *Acta Universitatis Palackianae Olomucensis, Facultas philosophica*.
- DAREMBERG CH. & A. PICHOT 1994, Galien, *Œuvres médicales choisies. 2, Des facultés naturelles ; Des lieux affectés ; De la méthode thérapeutique, à Glaucon*, traduction de Ch. D., choix, présentation et notes par A. P., Paris, 1994 (Tel, 236).
- DE LACY, P.H. 1972 : « Galen's Platonism », *American Journal of Philology*, 93 (1972), p. 27-39.
- 1978-1984 : Galen, *On the Doctrines of Hippocrates and Plato*, edition, translation and commentary, Berlin, 3 vol., 1978-1984 (Corpus Medic. Graec. V, 4,1,2, pts. 1-3).
- DIELS, H. 1879 : *Doxographi graeci*, collegit, recensuit, prolegomenis indicibusque instruxit —, Berlin, 1879.

- 1893 : « Über das physikalische System des Straton », *Sitzungsberichte der königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1 (1893), p. 101-127. [= Id., *Kleine Schriften zur Geschichte der antiken Philosophie*, éd. par W. Burkert, Hildesheim, p. 239-265.]
- DONINI, P.L. 1971 : « L'anima e gli elementi nel *De anima* di Alessandro di Afrodisia », *Atti della Accademia delle scienze di Torino. 2, Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 105 (1971), p. 61-107.
- 1974 : « Psicologia ed etica in Galeno e in Alessandro di Afrodisia : il problema del determinismo », dans Id., *Tre studi sull'aristotelismo nel II secolo d. C.*, Turin, 1974, (*Historica politica philosophica*, 7).
- 1980 : « Motivi filosofici in Galeno », *La parola del passato, Rivista di Studi Antichi*, 35 (1980), p. 330-370.
- 1992 : « Galeno e la filosofia », dans W. Haase & H. Temporini (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt (ANRW)*, II.36.5, Berlin-New York, 1992, p. 3484-3504.
- DONINI, P.L. & P. ACCATTINO 1996 : Alessandro di Afrodisia, *L'anima*, traduction, introduction et commentaire, Rome-Bari, 1996 (Biblioteca universale Laterza, 447).
- EDELSTEIN, L. & I.G. KIDD 1972-1999 : *Posidonius*. 1, *The Fragments*. 2, *The Commentary : Testimonia and Fragments* (2 vol.), Cambridge 1988 ; 3, *The Translations of the Fragments*, Cambridge, 1972, 1988, 1999 (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 13, 14).
- EMILSSON, E.K. 1988 : *Plotinus on Sense-Perception : a Philosophical Study*, Cambridge, 1988.
- FAZZO, S. 2002 : « Alexandre contre Galien : la naissance d'une légende », *Philosophie Antique*, 2 (2002), p. 109-144.
- FLASHAR, H. 1967 : compte rendu de Gottschalk 1965, *Gnomon* 39, p. 681-684.
- FURLEY D.J. & J.S. WILKIE 1984 : *Galen On Respiration and the Arteries*, an edition with English translation and commentary of *De usu respirationis*, and *In arteriis natura sanguis contineatur, De usu pulsuum* and *De causis respirationis*, Princeton, N. J., 1984.
- GARCIA BALLESTER, L. & S. ANDRÉS APARICIO 1997 : Galeno, *Sobre la localización de las enfermedades = De locis affectis*, introduction de L. G. B., traduction y notas de S. A. A., Madrid, 1997 (Biblioteca clásica Gredos, 248).
- GATZEMEIER, M. 1970 : *Die Naturphilosophie des Straton von Lampsakos : zur Geschichte des Problems der Bewegung im Bereich des frühen Peripatos*, Meisenheim-am-Glan, 1970 (Philosophische Fakultät Münster. Monographien zur Naturphilosophie, 10).
- GOTTSCHALK, H.B. 1965 : « Strato of Lampsacus : Some Texts, edited with a Commentary », Leeds, 1965 (*Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society. Literary and Historical Section*, 11.6), p. 95-182.
- GOURINAT, J.-B. 1996 : *Les stoïciens et l'âme*, Paris, 1996 (Philosophies, 75).
- GRAESER, A. 1972 : *Plotinus and the Stoics : a Preliminary Study*, Leyde, 1972 (*Philosophia antiqua*, 22).
- GROISARD, J. 2008 : Aristote, *Les Météorologiques*, introduction, traduction et notes, Paris (GF 1260).
- GURTLE, G. 1988 : *Plotinus : The Experience of Unity*, Berne, 1988 (American University Studies Series, V. Philosophy, 43).
- HAHM, D.E. 1978 : « Early Hellenistic Theories of Vision and the Perception of color » dans P.K. Machamer & R.G. Turnbull (éd.), *Studies in Perception : Interrelations in the History of Philosophy and Science*, Columbus, OH, 1978, p. 60-95.
- HALLEUX, R. 1974 : *Le problème des métaux dans la science antique*, Paris, 1974 (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, 209).
- HARDER, R., R. BEUTLER & W. THEILER, 1962 : *Plotins Schriften. 2 (a-b), Die Schriften 22-29 der chronologischen Reihenfolge : Text und Übersetzung*, übersetzt von R. H., Neube-

- arbeitung mit griechischem Lesetext und Anmerkungen fortgeführt von R. B. und W. T., Hamburg, 1962 (Philosophische Bibliothek, 212).
- HAYDUCK, M. 1899 : *Alexandri in Aristotelis Meteorologicorum libros commentaria*, edidit —, Berlin, 1899 (Commentaria in Aristotelem Graeca, 3.2).
- HEIBERG J.L. (éd.) 1894, *Simplicii in Aristotelis De caelo commentarius*, Berlin, 1894 (Commentaria in Aristotelem Graeca, 7).
- HENRY, P. & H.-R. SCHWYZER 1959 : *Plotini Opera* [...]. 2, *Enneades IV-V*, ediderunt — [...], Paris-Bruxelles, 1959 (Museum lessianum. Series philosophica, 34) [editio major = H.-S. 1].
- 1977 : *Plotini Opera*. 2, *Enneades IV-V*, ediderunt —, Oxford, 1977 (Scriptorum classicorum bibliotheca oxoniensis) [editio minor = H.-S. 2].
- IGAL, J. 1985 : Plotino, *Enéadas III-IV*, introducciones, traducciones y notas, Madrid, 1985 (Biblioteca clásica Gredos, 88).
- KÖNIG, R., J. HOPP & W. GLÖCKNER 1995 : Plinius Secundus der Ältere, *Naturkunde : lateinisch und deutsch*. Buch XXXII, *Medizin und Pharmakologie : Heilmittel aus dem Wasser*, herausgegeben und übersetzt von R. K. ; in Zusammenarbeit mit J. J. und W. G., Munich ; Zürich, 1995 (Sammlung Tusculum).
- KÖNIG, R. & G. WINKLER G. 1973 : Plinius Secundus der Ältere, *Naturkunde : lateinisch und deutsch*. Buch I, *Widmung, Inhaltsverzeichnis der Gesamtwurke, Zeugnisse, Fragmente*, herausgegeben und übersetzt von R. K. ; in Zusammenarbeit mit W. G., Munich, 1973 (Tusculum Bücherei).
- 1979 : Plinius Secundus der Ältere, *Naturkunde : lateinisch und deutsch*. Buch IX *Zoologie : Wassertiere*, herausgegeben und übersetzt von R. K. ; in Zusammenarbeit mit G. W., Munich, 1979 (Tusculum Bücherei).
- KUPREEVA, I. 2004 : « Aristotelian Dynamics in the 2nd Century school debates : Galen and Alexander of Aphrodisias on Organic Powers and Movements », dans P. Adamson, H. Baltussen, M.W.F. Stone (éd.), *Philosophy, Science and Exegesis in Greek, Arabic and Latin Commentaries*. 1, Londres, p. 71-95.
- LOUIS, P. 1982 : *Aristote, Météorologiques*. 1, *Livres I et II*, texte établi et traduit par —, Paris, 1982 (Collection des Universités de France).
- MANULI, P. 1992 : « Galien et le stoïcisme », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 97 (1992), p. 365-375.
- MATTER, P. P. 1964 : *Zum Einfluss des platonischen Timaios auf das Denken Plotins*, Winterthur, 1964.
- MORAUX, P. 1965 : *Aristote, Du ciel*, texte établi et traduit par —, Paris, 1965 (Collection des Universités de France).
- 1976 : « Galien et Aristote », dans C. Laga (éd.), *Images of Man in Ancient and Medieval Thought : Studia Gerardo Verbeke ab amicis et collegis dicata*, Louvain, 1976 (Symbolae Facultatis litterarum et philosophiae Lovaniensis. Series A, 1), p. 127-146.
- 1978 : « Le 'De anima' dans la tradition grecque. Quelques aspects de l'interprétation du traité, de Théophraste à Thémistius », dans G.E.R. Lloyd & G.E.L. Owen (éd.), *Aristotle on Mind and the Senses. Proceedings of the VIIth Symposium Aristotelicum*, Cambridge, 1978 (Cambridge Classical Studies, 26), p. 281-324.
- 1981 : « Galien comme philosophe : la philosophie de la nature », dans V. Nutton (éd.) 1981, *Galen : Problems and Prospects : a Collection of Papers Submitted at the 1979 Cambridge Conference*, Londres, 1981, p. 87-116.
- MUELLER, I. 2004 : Simplicius, *On Aristotle's 'On the Heavens' 2*. 1-9, translated by —, Londres, 2004 (The Ancient Commentators on Aristotle).
- NUTTON, V. 1984 : « Galen in the Eyes of his Contemporaries », *Bulletin of the History of Medicine*, 58 (1984), p. 315-324.

- PIGLER, A. 2005 : « Les éléments stoïciens de la doctrine plotinienne de la connaissance (*Traité* 29) », dans G. Romeyer-Derbey (dir.) & J.-B. Gourinat (éd.), *Les stoïciens*, Paris, 2005 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Nouvelle série), p. 467-485.
- RADL, A. 1988 : *Der Magnetstein in der Antike : Quellen und Zusammenhänge*, Stuttgart, 1988 (Boethius, 19).
- RASHED, M. 2005 : Aristote, *De la génération et de la corruption*, texte établi et traduit par —, Paris (Collection des Universités de France, 444).
- 2007 : *Essentialisme : Alexandre d'Aphrodise entre logique, physique et cosmologie*, Berlin-New York, 2007 (Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina, 2).
- REINHARDT, K. 1926 : *Kosmos und Sympathie : neue Untersuchungen über Poseidonios*, Munich, 1926.
- RESCIGNO, A. 2000 : « Alessandro di Afrodisia e Plotino : il caso della *thalattia narke* », *Kiononia*, 24 (2000), p. 199-230.
- RIVAL, M. 1996 : *Les grandes expériences scientifiques*, Paris, 1996 (Points. Sciences, 110).
- SAMBURSKY, S. 1959 : *Physics of the Stoics*, Londres, 1959.
- SHARPLES, R.W. 1992 : Alexander of Aphrodisias, *Quaestiones 1.1-2.15*, translated by —, Londres, 1992 (The Ancient Commentators on Aristotle).
- SIEGEL R.E. 1968 : *Galen's System of Physiology and Medicine. 1, An Analysis of his Doctrines and Observations on Blood-flow, Respiration, Humors and Internal Diseases*, Bâle, 1968.
- 1970 : *Galen's System of Physiology and Medicine. 2, Galen On Sense Perception : his Doctrines, Observations and Experiments on Vision, Hearing, Smell, Taste, Touch and Pain, and their Historical Sources*, Bâle, 1970.
- 1973 : *Galen's System of Physiology and Medicine. 3, Galen On Psychology, Psychopathology and Function and Diseases of the Nervous System : an Analysis of his Doctrines, Observations and Experiments*, Bâle [...], 1973.
- SLEEMAN, J.H. & G. POLLET 1980 : *Lexicon Plotinianum*, Leyde-Louvain, 1980 (De Wulf-Mansion center. Ancient and medieval philosophy. Series 1, 2).
- SVF : *Stoicorum Veterum Fragmenta* collegit H. von Arnim, 3 vol., Leipzig, 1903-1905. [Réimpr. Stuttgart, 1964 (Sammlung wissenschaftliche Commentare).]
- TASSINARI, P. 1997 : Galeno, *Gli elementi secondo la dottrina di Ippocrate ; I temperamenti*, Rome, 1997.
- TEMKIN, O. 1973 : *Galenism. Rise and Decline of a Medical Philosophy*, Ithaca, N. Y., 1973 (Cornell Publications in the History of Science).
- THILLET, P. (éd.) 1984 : Alexandre d'Aphrodise, *Traité du destin*, texte établi et traduit par —, Paris, 1984 (Collection des Universités de France).
- TIELEMAN, T. 1996 : « The Hunt for Galen's Shadow. Alexander of Aphrodisias 'De anima' 94.7-100.17 Bruns Reconsidered », dans K.A. Algra, P.W. van der Horst & D.T. Runia (éd.), *Polyhistor. Studies in the history and historiography of ancient philosophy presented to Jaap Mansfeld on his sixtieth birthday*, Leyde, 1996 (*Philosophia antiqua*, 72), p. 265-283.
- TODD, R.B. 1977 : « Galenic Medical Ideas in the Greek Aristotelian Commentators », *Symbolae Osloenses*, 52 (1977), p. 117-134.
- WASZINK, J. H. 1962 : *Plato latinus. 4, Timaeus a Calcidio translatus, commentarioque instructus* edidit —, Londres-Leyde, 1962 (*Corpus philosophorum medii aevi. Corpus Platonicum*).
- WEHRLI, F. 1950 : *Straton von Lampsakos*, Bâle, 1950 (Die Schule des Aristoteles : Texte und Kommentar, 5).
- ZAMORA, J. M., 2000 : *La génesis de lo múltiple : materia y mundo sensible en Plotino*, Valladolid, 2000 (Universidad de Valladolid. Filosofía, 12).